

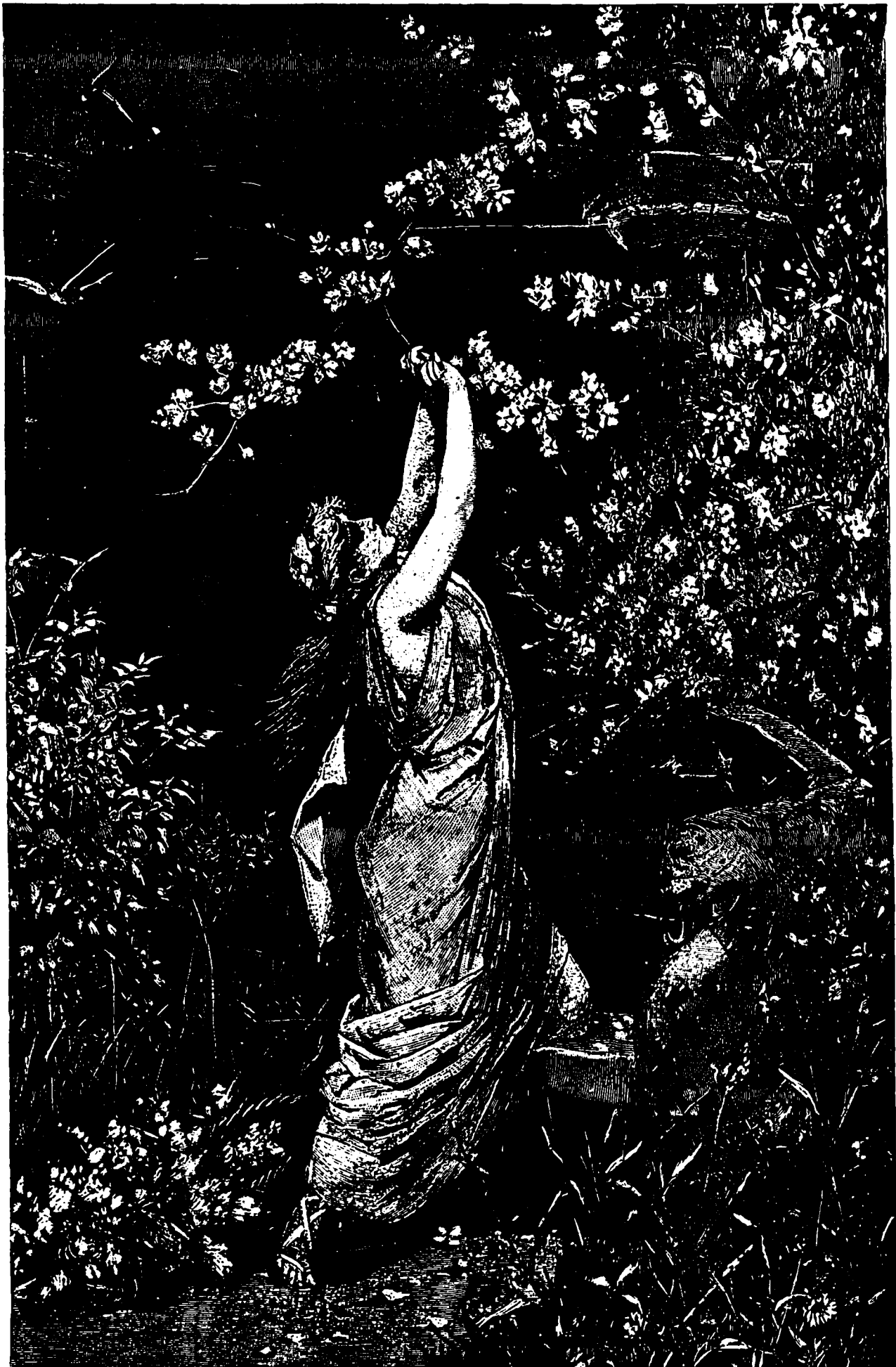
Le Samedi

VOL. IV - NO. 6

MONTREAL, 16 JUILLET 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

ROBES BLANCHES



I
La mere, éloignant des sanglots
La nouvelle-née aux yeux clos,
Recommence l'éternel thème
Des tendres noms et des baisers,
Devant vos plis mal accusés,
Petite Robe de baptême!

II
Douze ans. A son pur horizon,
L'enfant, pressent l'autre saison :
Sa voix frémit, son front se penche :
Elle hésite au seuil du chemin,
Le cœur troublé, le cierge en main,
Sous le voile et la Robe blanche.

III
Seize ans. Les rêves du destin,
L'espoir, l'effroi : tout le plaisir
Eilleure en ses battements d'ailes,
De loin, le radieux minois
Qui vet pour la première fois
La Robe de bal aux flots frêles.

IV
Elle ne connaît d'autres pleurs
Que les perles fraîches des fleurs
Qu'elle moissonne en sa journée :
Son destin fuit, heureux et doux,
Dites... que lui porterez-vous,
Neigeuse Robe d'hyménée!...

MISS E. EHRTON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 JUILLET 1892.



On vient de trouver dans les rues de Montréal un collier de chien ayant appartenu à Jules-César; et la preuve c'est que son nom y est gravé.

Quand le train traverse un tunnel, c'est un très méchant truc que d'imiter le bruit d'un baiser. Lorsque la lumière revient, tout le monde est mal à l'aise.

On admet souvent que les calamités des autres sont aussi grandes que les nôtres, mais jamais elles n'auront été endurées avec autant de force d'âme et de résignation.

Pensée de poète: "Il est long le matin qui n'a pas de soir; grand est le blé d'Inde dont on n'aperçoit pas l'épi; bleu est le ciel qui n'est jamais gris; mais plus grande, plus longue et plus bleue est ma chère adorée Rosinette." On dit qu'il est mort il y a quelques mois.

DÉSILLUSION

Le client.—J'ai chez moi un beau gros cochon, en accepteriez-vous la moitié pour la petite somme que je vous dois?

Le marchand.—Pour vous faire plaisir, je veux bien. J'adore le porc frais. Quand me l'enverrez-vous?

Le client.—Jeudi matin.

Jeudi se passe, vendredi aussi et ce n'est que le samedi soir que le petit garçon du client se montre chez le marchand.

Le petit garçon.—C'est papa qui m'envoie vous dire que vous ne pouvez pas avoir la moitié de son cochon.

Le marchand.—Pourquoi pas?

Le petit garçon.—Parce qu'il est mieux.

PAS L'EFFET VOULU

Le médecin.—Comment est votre malade ce matin?

La garde-malade.—Votre médecine a fait son effet, docteur.

Le médecin. (se frottant les mains de contentement).—Ne vous l'avais-je pas dit?

La garde-malade.—Elle est morte.

CHACUN SON POINT DE VUE



—Sais-tu que nous avons un temps chic!

MOTS D'ENFANT

Le professeur.—De quoi se compose la terre?

L'élève.—De terre et d'eau.

Le professeur.—Bien; maintenant, à l'inverse, que font l'eau et la terre?

L'élève.—De la boue.

Fernand.—Pourquoi que tu n'as pas voulu être la petite femme d'Édouard?

Juliette.—Parce qu'il m'a demandé seulement quand il a su que j'avais un cinq centins tout neur.

La mère.—Comment! Tu viens déjeuner sans te laver la figure!

Bébé.—Je sais maman, mais ce matin j'ai pris le microscope de papa et j'ai vu toutes les petites bêtes dans l'eau; crois-tu que j'avais envie de me les faire courir dans le visage?

Mr. Lebeau (qui veut faire un cadeau à la grande sœur).—Fernand, dis-moi quand est l'anniversaire de la naissance d'Amélie?

Fernand.—Il y a longtemps qu'elle n'en a plus.

Le professeur.—Ça ne vous sert à rien de bien d'avoir brisé cette vitre; votre pâleur seule en est une preuve suffisante.

L'élève.—Mais le blanc, c'est la couleur de l'innocence!

LES SACRIFICES PARTAGÉS

Lui.—Ma femme, les affaires sont horribles; il va nous falloir économiser.

Elle.—C'est bien, chéri; nous allons abandonner le tabac, n'est-ce pas?

UN GRAND MALHEUR



—Je suis tout à fait désolé d'apprendre la mort de votre femme.

—C'est bien triste, allez! Au commencement de la belle saison! Voilà tout mon programme dérangé.

FAIS LE MORT

Le voyageur (au petit vendeur de livres sur le train du C. P. R.).—Vous ne pensiez pas qu'en m'offrant ce livre, vous vous adressiez à l'auteur lui-même?

Le garçon.—C'est vous qui avez écrit ce livre?

Le voyageur.—C'est moi.

Le garçon.—Alors, vous feriez bien mieux de ne rien dire; je viens d'en vendre un au monsieur à l'autre bout du char.

PAS MAL

Madame.—Il y a des temps où j'aimerais être un homme.

Monsieur.—Et quand donc?

Madame.—Par exemple, quand je passe devant une vitrine de chapeaux pour dames; il n'y a rien qui ne me ferait autant de plaisir que de faire à ma petite femme l'agréable surprise d'un joli chapeau neuf pour la campagne.

LE DISTRAIT



Ramollot ne se trompe jamais. Il met l'étiquette sur sa femme, embrasse sa valise et prend le mauvais train.

LA CLOCHE DU SACRÉ-CŒUR DE PARIS

La plus grosse cloche de France est désormais celle de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Elle a été fondue le 14 mai 1891 dans les ateliers de MM. Paccard frères, fondeurs à Annecy-le-Vieux, en Savoie. Elle pèse 50,000 lbs. tandis que le bourdon de Notre-Dame de Paris n'en pèse qu 25,000, celui de Sens, un peu plus, croyons nous, celui de Notre-Dame de la Garde, 20,000. Cette cloche appelée la *Savojarde* donne comme tonalité le contre-ut. Des dispositions toutes spéciales sont prises pour le transport de cette énorme cloche à Paris, mais on ne sait pas encore à quelle époque elle arrivera à pied-d'œuvre. Du reste, le clocher qui doit la recevoir n'est pas commencé. On doit, paraît-il, se servir d'un appareil à vapeur pour mettre en branle la *Savojarde*, dont le bourdon s'entendra dans un rayon de 25 milles et même au delà, dit-on.

TENTATIONS SUPPRIMÉES

L'avocat.—Oui, Votre Honneur, mon client admet qu'il est coupable; mais considérez donc un instant combien il est exposé à toutes les tentations d'une grande ville. Ne sont-elles pas trop nombreuses?

Le juge.—Peut-être avez-vous raison; aussi je vais l'envoyer à St-Vincent-de-Paul pour dix ans. C'est la campagne qu'il lui faut.

DIFFICILE À SATISFAIRE

M. Riddetout.—Qu'est-ce que M. Sacapiastres a dit quand tu lui as demandé la main de sa fille?

M. Sanslesou.—Il n'a pas absolument refusé, mais il m'a posé une dure condition.

M. Riddetout.—Qu'est-ce donc?

M. Sanslesou.—Il a dit qu'il aimerait à me voir pendu auparavant.

POURQUOI ?

Lucien.—J'aime cela, moi, papa, de me promener avec toi dans les champs ; tu connais tout.
Le père.—C'est vrai mon garçon, mais ça me fait beaucoup plaisir de pouvoir te donner quelques renseignements et satisfaire ta curiosité.
Lucien (après quelques instants de réflexion).
 —Papa, qu'est-ce que c'est qu'une vache ?
Le père.—Une vache, c'est un animal qui a des cornes, qui donne du lait et mange de l'herbe.
Lucien.—C'est bête une vache ; hein ? Ça aime mieux manger de l'herbe que tu pâté aux pommes et de la custard ?
Le père.—Bien mieux !
Lucien.—Pourquoi, papa ?
Le père.—Parcequ'elles sont nées comme cela.
Lucien.—Pourquoi qu'elle donne du lait la vache ? Est-ce qu'elle ne peut pas le vendre ?
Le père.—Mais non ; tu sais bien qu'une vache ne connaît pas l'argent ; et d'ailleurs elle n'a pas de place pour le mettre.
Lucien.—Ça ne peut pas se mettre dans ses cornes ?
Le père.—Non.
Lucien.—Alors, à quoi que ça sert des cornes ? Est-ce avec cela qu'elles font leur "mou... mou ?"
Le père.—Mais non, petit pas fin, c'est avec leur gosier.
Lucien.—Pourquoi que c'est pas avec les cornes ?
Le père.—Parcequ'elles ne peuvent pas.
Lucien.—Pourquoi que ça ne souffle pas une corne de vache ? Moi quand je souffle dans une corne, elle crie.
Le père.—Pourquoi... pourquoi... je ne sais moi !
Lucien (après avoir longuement réfléchi).—Pourquoi que ça se trouve à être une vache plutôt qu'un cheval.
Le père.—.... Ha ! ! !

TOUJOURS LA FEMME

Elle (pendant la traversée).—Que je suis malade ! Mon Dieu ! Si je mourrais dans le *steamer*, j'aurais mes funérailles ici. Dis, mon petit chéri, est-ce que tu ne viendrais pas quelquefois mettre des fleurs sur ma tombe ?

JUSTICE AU MÉRITE



Flaneur de campagne.—L'an dernier, il est venu un autre monsieur qui travaillait comme vous avec des petits pinceaux, un monsieur Varlin. Le connaissez-vous ?
Le peintre.—Varlin ? Sans doute : un homme de grand mérite.
Le flaneur.—Lui ? Pense pas. Il passait toute sa journée assis à s'amuser à beurrer une toile. Sa femme, par exemple, c'est une femme ! Elle allait à la ville, revenait avec de beaux cadres, arrangeait tout cela. Elle travaillait comme une mercenaire et le faisait vivre.

LE DÉPART POUR LES EAUX



Madame Pontailleur.—Tu te rappelleras que nous avons cinq malles. Le fait est qu'il m'en aurait fallu une sixième. Elles vont crever en route, j'ai peur ; et j'ai dû laisser tant de choses !
Monsieur Pontailleur.—Mais alors, mes effets à moi, faut-il les laisser aussi ? J'ai, au moins, six faux cols, une brosse à dents, des mouchoirs.

UN HOMME DE PRÉCAUTION

Le notaire (au mourant).—Mon cher monsieur, votre fortune est bien moins considérable que je ne le croyais.
Le mourant.—Je sais ; mais gardez la chose secrète jusqu'après mon enterrement ; je voudrais avoir de belles funérailles.

UNE SPÉCULATION

Paul.—L'ami Samuel s'est-il bien marié ?
Henri.—On ne peut mieux. Il a fait huit mille piastres dans cette aventure.
Paul.—Tiens ! J'avais pourtant entendu dire que sa femme n'avait pas le sou.
Henri.—En effet ! Mais vois tu, elle le poursuivait pour rupture de promesse, et il a préféré se marier.

PAS DE DIFFÉRENCE

Le prêtre (au condamné à mort).—Dites-moi donc quelle espèce de conscience vous avez ?
Le condamné.—Elle est superbe ; toute neuve ! Je ne m'en suis jamais servi.

AUTREMENT QUE LES AUTRES

Rose (la veille de son mariage).—Je serais très surprise si le jeune notaire qui a fait notre contrat de mariage, venait à réussir. Il s'excite trop et finit par s'embrouiller.
Sa jeune sœur.—Comment ? Qu'a-t-il fait ?
Rose.—Il m'a donné la main et embrassé mon fiancé.

PLUS GASCON QUE LA GARONNE

Nous donnons ci-dessous l'extrait d'un chef-d'œuvre d'éloquence qui a valu la réélection d'un de nos députés :
 "Où, messieurs, je le répète, qu'est-ce que l'Europe comparée à l'Amérique ? Rien ! Qu'est-ce que l'Angleterre ? Qu'est-ce que la France ? Rien ! Ce qui fait la mer, c'est notre beau fleuve Saint-Laurent. Nous n'aurions qu'à l'empêcher de couler, et toute la flotte de l'Angleterre et celle de la France deviendraient à sec."

EN PROPORTION AVEC LE RESTE

Madame Lendouze.—Je trouve que votre mesure de lait est bien petite.
Le laitier.—Que voulez-vous, madame ! Ma vache est encore plus petite que cela.

UN QU'ON NE TROMPE PAS

Un individu de la campagne entre dans un bureau de télégraphe, demande à faire envoyer une dépêche, et sort aussitôt. Puis il rentre un quart d'heure plus tard.
 —Dites donc, vous, c'est comme cela que vous volez mon argent ? Je vous paie pour envoyer un télégramme et vous ne l'envoyez pas !
L'opérateur.—Comment ? Je viens de l'expédier.
L'homme de la campagne.—Elle est bonne celle-là ! Croyez-vous m'en faire accroire, quand ça fait un quart d'heure que je surveille vos fils, et que je n'ai rien vu encore !

RUDE TRAVAILLEUR

Le tramp.—Madame, je cherche de l'ouvrage ; ne pourriez-vous pas me donner un peu de balayage, de nettoyage ou de blanchissage à faire ?
La dame.—Ce n'est pas l'ouvrage d'un homme, ce que vous me demandez ?
Le tramp.—C'est pour ma femme que je vous le demande.

CAS DÉSESÉRÉ

Le médecin.—Il faut que vous cessiez de boire et...
Le malade.—Je ne prends jamais rien.
Le médecin.—Et de fumer.
Le malade.—Je ne fume pas.
Le médecin.—C'est embêtant ! Si je ne puis rien vous faire mettre de côté, je ne puis rien faire pour vous.

UN MOYEN COMME UN AUTRE

M. Boisec.—Veux-tu me rendre le service de m'adresser cette lettre chez moi, en mettant sur le coin de l'enveloppe "Privé."
M. Finand.—Quel est ton but ?
M. Boisec.—J'y ai mis un petit entrefilet de journal prescrivant aux femmes ce qu'elles ont à faire pour le bonheur de leurs maris. Et je veux être certain que ma femme le voie.

LES DEVOIRS ARDUS DES COMMIS

La cliente (à son avocat).—Comment pourrai-je jamais vous payer ? Le fait est que je n'ai que mon cœur à vous offrir.
L'avocat.—C'est bien ; allez à mon clerc ; c'est lui qui retire les honoraires.

DES ARBRES EXTRAORDINAIRE



Lili, attendant pour la première fois un cancan dans le bois.—Vois donc, maman, les arbres qui somment les heures, ici !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Entre clubmen.

— Vous avez maintenant un nègre comme domestique ?

— Oui.

— Pourquoi donc lui faites-vous toujours porter des cravates blanches ?

— Pour savoir où sa tête commence.

L'appel des "treize jours" :

Le sergent-major interroge les territoriaux sur leur profession habituelle :

— Qu'est-ce que vous faite, vous, dans le civil ?

— Major, je suis fumiste.

Le major, roulant des yeux furibonds :

— Eh bien, faites attention à vous ! je n'aime pas ceux qui font des blagues dans la compagnie !...

Un chasseur achève de déjeuner dans une auberge d'aspect honnête et primitif.

— Dites donc, Madame, c'est de la bonne petite chicorée votre café !

— Quoi que vous voudriez que ça serait ?

Police correctionnelle.

Le président, après avoir consulté l'assesseur de droite, se tourne vers celui de gauche :

— Votre collègue et moi, nous sommes tombés d'accord pour treize mois de prison.

— Non, pas treize !... je suis un peu superstitieux.

— Quatorze, alors !

En cherchant un logement.

Le candidat locataire. — Comment ! six mille ?... Je viens de voir à côté un appartement mieux aménagé qu'on m'a offert à quatre mille.

Le concierge. — Oh ! à côté, ils n'ont qu'un anarchiste ; ici, nous en avons trois ! on est plus tranquille.

Bébé se promène à la Foire, donnant la main à sa mère :

Vint à passer une négresse

Bébé la regarde, réfléchit ; puis, tout à coup :

— Maman, dis... comment font donc les nègres quand ils veulent se mettre en deuil.

SACRIFICE IMPOSSIBLE



Alfred. — Que faire pour vous prouver mon amour ! Aller voler les diamants d'une actrice ? Arracher la barbe de l'Empereur d'Allemagne ? Je suis prêt à tout.

Elisa. — Pas tant que cela. Renoncez seulement à votre casquette.

Alfred. — Femme cruelle. Vous me demandez l'impossible.

Dans une soirée :

Un domestique tombe avec son plateau dont tous les verres se brisent, inondant le parquet de champagne.

La maîtresse de la maison laisse échapper une exclamation de mécontentement.

— Ce n'est rien, Madame, dit le domestique. Je ne me suis pas fait de mal.

Examen d'histoire naturelle.

— Dans quelle famille d'animaux placez-vous l'homme ?

— Parmi les ruminants.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il est sujet aux rhumes.

Mme X... vantait, hier, la longueur de sa chevelure :

— Quand ma femme de chambre me coiffe, disait-elle, elle marche sur mes cheveux.

— Parbleu ! je crois bien, murmura le mari en aparté, ils tombent !

Les enfants terribles :

Sa mère, minaudant l'autre jour, disait :

— Je perds tous mes cheveux.

Alors intervint Bébé qui écoutait :

— Pourquoi que tu ne fermes pas à clef le tiroir où tu les mets ?

Au restaurant :

— Garçon, vous me donnerez un bifteck.

(A un autre client.)

— Et vous, Monsieur ?

— Moi aussi un bifteck, bien soigné.

Le garçon s'éloigne et annonce au chef :

— Deux biftecks, deux, dont un bien soigné !

A l'école :

La maîtresse montrant son petit doigt.

— Comment appelle-t-on cela ? Silence de l'élève.

— L'oriculaire, reprend gravement le professeur. Il est ainsi nommé parce qu'on se le met parfois dans l'oreille.

Puis continuant et levant l'index :

— Et celui-ci ?

— Le nezulaire, répond l'enfant, parce qu'on se le met souvent dans le nez.

Calino va consulter son dentiste :

— Alors, vous avez des rages de dents ? lui demande l'homme de l'art.

— Des rages épouvantables.

— Ah !... Cela vous prend-il fréquemment ?

— Toutes les cinq minutes.

— Et cela dure ?

— Un quart d'heure au moins !

Au régiment.

Le chef de musique demande des musiciens.

Un paysan se présente.

— Vous êtes musicien, vous ?

— Oui.

— Quel instrument ?

— Instrument à corde. J'étais sonneur de cloches dans mon village.

NOS CHÉRIS



Lolo. — Grand-papa, viens jouer avec moi sur la grève.

Grand-papa. — Veux-tu bien ? Un homme de mon âge aller faire le gamin !

Lolo. — Est-ce que ça n'est pas pareil ? Maman dit que tu es rendu à ta seconde enfance.

Observation conjugale :

— Mais enfin, disait-elle à son mari qui critiquait sa toilette, que connaît un homme aux vêtements de femme ?

Le mari d'une voix creuse :

— Le prix, Madame !

Hier, devant un commissaire de police, à la suite d'une rixe :

— Vous avez brisé une glace : c'est trente francs ou la prison. Choisissez.

— Eh bien, j'aime mieux que vous me donniez les trente francs !

A neveu "fin de siècle", oncle "fin du monde" :

— Mon bon oncle, si, dans une heure, vous ne m'avez pas envoyé 10,000 francs, dans deux heures je me serai fait sauter le caisson !

Réponse de l'oncle :

— Mon cher neveu, je t'enverrais bien mon revolver, mais je suis sûr que tu irais le vendre !

Pendant la dernière averse.

Deux messieurs heurtent leurs parapluies. L'un fait à l'autre un large accroc.

— Ah ! Monsieur, recevez mes excuses !

— Ce ne sont pas des excuses qu'il me faut, réplique l'homme au parapluie percé, c'est une réparation !

— Hein ?

— A mon parapluie.

LE POIDS DE LA TERRE

Un savant professeur danois prétend établir que le poids de la terre augmente chaque année, par suite de la chute sur notre planète d'une poussière de fer. Ce fer proviendrait des étoiles filantes, selon lui, et tomberait sans interruption, tantôt isolé, tantôt mêlé à la pluie et à la neige.

Ce savant prétend avoir trouvé dans la neige, du fer en proportion appréciable, et il déclare qu'il est arrivé à en réunir une quantité suffisante pour faire une breloque qu'un de ses amis porte à sa chaîne de montre.

UNE SIMPLE ILLUSION

Lucien. — N'est-ce pas que l'eau a monté rapidement cette année ?

Horace. — Je t'en fiche ; c'est une blague. Elle paraît avoir monté, mais c'est de l'illusion.

Lucien. — Comment cela !

Horace. — J'ai fait une marque à ma chaloupe ; puis je me suis mis à l'ancre. L'eau est toujours restée à la marque que j'ai faite.

ON NE PEUT PLUS RASSURANT



Peau qui a pris le char-dartoir. — Ce lit est-il dans un endroit tranquille ?

Le garçon du char. — Tranquille ? Je ne vous dis que cela. C'est justement dans celui-ci qu'un homme a été tué la semaine dernière ; et personne ne s'en est aperçu qu'en entrant en gare.

L'ART DE TENIR MAISON

ENTRETIEN DES MEUBLES.

Pour enlever les taches de bougie sans endommager les bois vernis, employez un peu d'eau chaude et un chiffon.

Les tables vernies sont parfois tachées par les sirops, les liqueurs, la limonade : si l'eau ne suffit pas pour faire disparaître ces vilaines maculatures, nettoyez avec une décoction tiède de son ou de Marc de café. Frottez bien, essuyez avec un linge fin et doux pour ne pas rayer. — Applicable aux plateaux de laque.

Les taches blanches qu'on voit souvent sur les meubles vernis seront enlevées par ce procédé : tenir une assiette chaude au-dessus des taches.

Le pétrole nettoie bien les bois vernis.

Pour faire disparaître des meubles toute contusion, mouillez la partie endommagée avec de l'eau chaude. Appliquez dessus un morceau de papier brun cinq à six fois doublé et imprégné d'eau chaude aussi. Passez sur ce papier un fer chaud, jusqu'à ce que toute humidité se soit évaporée. Si la meurtrissure n'a pas disparu, recommencez l'opération. Après deux ou trois applications, le creux se sera relevé au niveau de la surface. — Quand la contusion est peu profonde, il suffit de la mouiller à l'eau chaude, et d'approcher très près de la surface un fer rouge. On garde la contusion humide pendant quelques minutes, sans éloigner le fer.

Je ne conseille à personne de revenir ni même de cirer soi-même ses meubles. — Il faut prendre garde de les endommager ; bien les brosser et les polir. On les essuie avec un linge souple. — On réserve pour essuyer les meubles laqués les foulards de soie hors d'usage.

ENTRETIEN DES PARQUETS

Avant d'étendre de l'encastique sur un parquet, on le lave très soigneusement, — on le laisse bien sécher. Puis on étend dessus le mélange suivant, préparé la veille : Découpez de la cire d'abeilles en minces lamelles, jetez les morceaux dans un pot. Couvrez entièrement d'essence de térébenthine. Laissez toute la nuit en cet état. Le lendemain, le mélange forme une pâte épaisse. On en prend sur un morceau de laine, et on l'étend sur le parquet. Quand l'encastique est sec, on frotte les planches à la brosse.

Pour garder le poli au parquet, on le frotte

chaque matin avec une pièce de laine qu'on trempe dans l'huile de pétrole deux fois par semaine. On frotte à la brosse dans le sens du bois.

Quand le parquet est taché de graisse, on imbibé fortement la tache d'essence de térébenthine puis de tale en poudre. Sur le tale, on maintient pendant quelques instants un fer à repasser assez chaud. On remet ensuite de l'encastique sur le parquet, et on le brosse fortement.

CHAISES EN CUIR ET CHAISES CANNÉES

Pour rafraîchir le cuir des chaises et d'autres meubles ou objets, on le frotte avec un blanc d'œuf bien battu.

Les chaises cannées se nettoient ainsi : on enlève d'abord la poussière, puis on lave le siège entièrement, mais *en dessous*, à l'eau chaude. On fait sécher en plein air, — on doit choisir un jour de grand soleil. Les chaises se tendront, seront remises à neuf, dureront plus longtemps.

TAPIS ET TENTURES

Il est incontestable que les tapis donnent au logis une apparence plus confortable et plus élégante ; il est également indéniable qu'ils sont *très meublants*, mais entraînant une grande dépense, s'ils sont beaux, il faut en avoir grand soin.

Beaucoup de personnes ne se bornent pas à les balayer purement et simplement. Pour bien les nettoyer, elles emploient, de temps en temps, certaines substances, qui enlèvent les souillures et ravivent les couleurs.

Les unes les saupoudrent de farine de froment ou de sel, qu'elles balayent ensuite avec les autres ordures.

D'autres balayent d'abord le tapis, puis le frottent avec un linge propre trempé dans de l'eau salée.

On nettoie bien les tapis en les parsemant de papier doux hameceté et déchiqueté en petits morceaux. Toute la surface doit en être couverte. Si le papier choisi est grossier, il est inutile de le mouiller.

Les feuilles de thé humides sont préconisées, mais à la condition que les couleurs du tapis ne soient ni tendres ni claires.

Le son humide est, à mon avis, préférable. — On a répandu de l'eau froide sur ce son, et on l'a laissé tremper pendant une demi-heure. On le presse bien, alors, entre ses mains, jusqu'à ce qu'il soit presque sec ; on le répand sur le tapis et on balaye ensuite. On peut encore employer le gazon humide ; toute souillure et poussière seront enlevées, et les couleurs redeviendront brillantes.

L'ammoniaque restaure aussi les couleurs d'un tapis. On en jette un peu plus qu'une cuillerée ordinaire dans un gallon d'eau.

Il arrive qu'on répande de la suie sur un tapis : alors il faut répandre par-dessus du sel en quan-

LE QUART D'HEURE DÉCISIF



Voilà qui se dirige de ce côté ! Je ne sais pas si mon chapeau est droit.

UNE NOUVELLE RUE



Conducteur des chars urbains récemment arrivé de la campagne, appelant les rues d'après l'enseigne qu'il lit aux encadrures. — Rue Fort Sale (For sale).

tité presque égale et balayer tout ensemble. Il ne restera pas trace de suie.

On enlève les taches de graisse sur les tapis en préparant une pâte avec de la magnésie calcinée et de la benzine et en étalant cette pâte sur la tache. Laisser sécher, puis brosser. Recommencer l'opération si la tache n'a pas disparu entièrement.

Lorsqu'il faut laver un tapis, on le secoue d'abord, on le bat bien. On l'étend ensuite en le tendant fortement. On a préparé un mélange composé d'un lier de veau et de trois quarts de gallon d'eau douce — ou adoucie — et froide. On trempe une flanelle dans le mélange et on frotte bien le tapis. — On lave le parquet avant de remettre le tapis, on le laisse bien sécher. Puis on remet le tapis, mais en ne permettant pas qu'on marche dessus avant qu'il soit bien sec.

Beaucoup de personnes insèrent des journaux collés ensemble entre le parquet et le tapis. — C'est indispensable avec les tapis de linoléum pour éviter l'adhérence. Les journaux préservent beaucoup les tapis de laine de l'usure.

Quand on quitte sa maison pour un voyage, une absence un peu longue, les tapis sont en grand danger, par le fait des papillons, vers et teignes. Pour les garantir contre ces petits malfaiteurs, préparez la mixture suivante : trois pintes d'eau pure et trois cuillerées d'essence de térébenthine. Balayez bien les tapis, saturez une éponge du mélange, pressez-la pour la sécher aux deux tiers ; passez-la sur chaque lés du tapis, séparément et dans tous les coins. Dès que l'eau est souillée, préparez-en de nouvelle. Il est surprenant comme cette opération nettoie bien les tapis, les désinfecte, sans compter l'action préservative de la térébenthine.

Les rideaux, les portières — en cas de même longue absence — sont décrochés, brossés, pliés. Entre les plis des rideaux et tentures de laine, on introduit de petits sachets de linge contenant gros comme une noix de naphthaline, ou des pelures de citron, ou du girofle, du camphre, — en gros morceaux, non en poudre, il s'évaporerait trop vite — du poivre rouge, de la camomille... puante (pardon !). Les boîtes de cèdre omplies de copeaux du même bois, les boîtes ayant contenu du tabac sont excellentes pour préserver les tentures et les vêtements de laine. — Une dilution d'acide phénique est également bonne pour les objets qui peuvent être humectés sans dommage.

En temps ordinaire, les vers et les insectes s'éloigneront des rideaux et des tentures secoués, brossés fréquemment.

CARPETTES ET TAPIS DE LINOLEUM OU TOILE CIRÉE

Employez pour entretenir ces tapis et ces carpettes un morceau de laine, drap ou flanelle, une pièce tricotée. Ils dureront plus longtemps, plus longtemps resteront beaux.—Pour remettre en bon état une carpette qui a été lavée fréquemment, faites chauffer de l'huile douce, trempez une flanelle dans cette huile, frottez-en très fort la surface du tapis, afin qu'il reprenne sa souplesse.

Quand il faut laver les toiles cirées, employez simplement de l'eau chaude, ou de l'eau et du lait, jamais de brosse ni de savon. Lavez avec une flanelle propre, sur un aussi large espace que possible. Essuyez en frottant ferme avec une flanelle sèche ou de la laine grossière.

LES GLACES ET LES VITRES

Lorsque les vitres et les glaces ont été rayées par un accident quelconque, on fait disparaître ces marques en appliquant dessus du rouge d'Angleterre, qui a été délayé dans quelques gouttes d'esprit de vin. On frotte ensuite avec une peau de daim—ou de chamois.

Pour nettoyer les vitres et les glaces, il y a plusieurs procédés également bons :

1o Réduisez en *poussière* un petit morceau d'indigo, prenez de cette poudre sur un linge doux mouillé. Frottez-en les glaces et les vitres, et lavez ensuite.

2o On nettoie aussi les glaces et les vitres au pétrole. Les mouches n'en approchent pas.

3o Pour les glaces, humectez d'eau une flanelle qui a perdu toute villosité. Essuyez avec un linge très doux.

A. B.—Pour les vitres et les glaces, il ne faut jamais employer la toile, qui racle.

4o Une éponge est excellente pour laver les vitres. On les polit ensuite avec de *vieux* journaux.

5o L'ammoniaque nettoie admirablement les vitres ; on en jette une ou deux cuillerées par seau d'eau.

6o La craie dissoute dans l'eau est encore très bonne pour cet usage—et aussi l'alcool.

7o On pulvérise du blanc d'Espagne, on en répand sur un morceau de mousseline, et on en enduit bien la vitre dans toute son étendue, au moyen d'un chiffon humide. Quant on a bien laissé sécher, on frotte à la peau de chamois.

Si une vitre vient à être éblouie d'huile ou de graisse, ces taches, qui cèdent difficilement, disparaîtront complètement si on les frotte avec une tranche d'oignon.

Tout ce qui forme l'entourage des vitres, moulures du chassis, feuillures, ciselures des crémones, etc.,—et le cadre des glaces doivent être bien débarrassés de la poussière qui les couvre avant de procéder au lavage du verre. Du reste, dans une maison bien tenue, cette poussière est enlevée tous les jours au moyen d'un plumeau ; au moyen d'une brosse ou d'un pinceau tous les huit ou quinze jours.—Après les mouches, après les feux de l'hiver, les peintures des boiseries qui encadrent les fenêtres ont besoin d'un lavage.

SUR LA PLAGE



Ethel qui voit un baigneur pour la première fois. — Oh ! regarde donc, maman ! C'est Adam, celui-là ! n'est-ce pas ?

L'AGRICULTURE NE MANQUE PLUS DE BRAS



—Si nous faisons nos foins ! s'étaient dit ces dames, à la fin du pique-nique.

NETTOYAGE DES CADRES DORÉS

Pour préserver les cadres dorés—et toutes les dorures—des souillures des mouches, il faut les enduire d'huile de laurier.

Les cadres dorés se nettoient fort bien et sont rendus brillants par les procédés suivants :

1o Lavez-les simplement et très doucement à l'aide d'une petite éponge imbibée d'esprit-de-vin ou d'essence de térébenthine. L'éponge sera seulement humide. N'essuyez pas.

2o On peut encore les frotter légèrement—pour enlever les taches—avec un morceau de flanelle humectée de blanc d'œuf.

3o Blancs d'œufs, 3 onces ; eau de Javal, 1 once : battez ensemble. Nettoyez le cadre au moyen d'une brosse douce trempée dans la mixture ; donnez ensuite une couche de ce vernis dont se servent les doreurs sur bois.

4o Appliquez de la vieille bière sur les cadres avec un chiffon doux.

Pour éloigner de l'appartement les mouches, qui laissent toujours des traces si déplaisantes de leur présence, déposez dans chaque pièce la mixture suivante, qui n'est pas dangereuse : une demi-cuillerée à thé de poivre blanc, une de cassonade, une de crème, bien mélangées ;—ou du thé vert très fort édulcoré ;—ou une cuillerée à thé de laudanum sur copeaux de quassia jetés dans de l'eau bouillante ; les mouches disparaîtront.

NETTOYAGE DES BRONZES DORÉS

Lavez les bronzes avec une brosse dégouttante d'eau ; passez ensuite sur l'objet un pinceau trempé dans le mélange suivant : eau, 8 onces ; acide azotique, 2 onces ; alun, $\frac{1}{2}$ once. Faites sécher au soleil ou à un feu modéré.

Vous pouvez préparer une mixture pour enlever les taches de mouches des bronzes : huile de lavande, $\frac{1}{2}$ d'once ; alcool, 1 once ; eau, $\frac{1}{2}$ once. Employez une éponge douce, frottez *peu* ; opérez rapidement.

Une faible mousse de savon ou une eau ammoniacale nettoie les statues et les ornements de bronze, dans les fines lignes desquels la poussière s'est accumulée, faute d'avoir été chassée à temps par de fréquents brossages.

NETTOYAGE DU ZINC

L'eau dans laquelle on a fait dessaler la morue est très bonne pour nettoyer le zinc. On le sèche à la chaleur.

On on prépare cette mixture ; une partie de l'acide sulfurique et deux d'eau. Plongez le zinc pendant quelques secondes dans ce liquide, puis frottez avec un linge.

Troisième moyen : Eau, soixante parties ; acide nitrique, dix (en poids). Appliquez sur le zinc avec un gros pinceau ou avec un torchon fixé au bout d'un bâton. Le lendemain, lavez à l'eau pure.

PAPIERS DE TENTURE

On nettoie les papiers de tenture avec une flanelle attachée sur une brosse à long manche.

Les marques graisseuses sur les papiers de tenture mettent les gens soigneux au désespoir : faites les disparaître en appliquant sur ces taches une pâte faite d'eau froide et de terre à foulon. Laissez toute une nuit. Si elles n'ont pas disparu, c'est qu'elles sont fort anciennes : une seconde application en aura raison.

PARC-ROYAL

Une foule immense se pressait, dimanche après-midi, aux abords du Parc-Royal. A deux heures p. m., il y avait au-delà de douze mille personnes sur le terrain ; même succès le soir. Tout le monde paraissait joyeux et content et se trouvait parfaitement à l'aise dans ce vaste parc. Les acteurs ont rivalisé de zèle pour donner une représentation colossale, et ils ont parfaitement réussi ; aussi les applaudissements enthousiastes de la foule les ont récompensés de leurs efforts.

MM. Toner et Frobél ont remporté un succès fou sur les barres et les échelles ; ils ont tout à la fois étonné et amusé leur auditoire.

MM. Lamothe et Maynard, que nous sommes heureux de saluer comme deux compatriotes, se sont fort distingués dans leurs jeux sur le trapèze. Ils font des jeux réellement surprenants.

M. Gomer, le chanteur comique est l'enfant gâté du parc. Toujours il soulève des rappels enthousiastes et sait y répondre avec une grâce charmante.

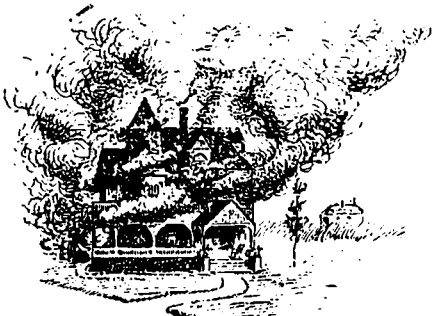
La seule chose à regretter et que les propriétaires du parc, plus que tout autre, regrettent amèrement, c'est qu'un vent violent ait empêché le ballon de partir, mais avec tout le bon vouloir possible, on ne commande pas aux éléments. Tous ceux qui s'entendent dans ces sortes d'affaires, étaient unanimes à déclarer qu'avec un pareil vent, il était impossible de tenter une ascension. Ceux qui ont été désappointés dimanche de ce côté, n'ont pas grande raison de se plaindre. Ils ont pu assister à une des plus belles représentations qui se soient jamais données à Montréal. Les nouvelles attractions de la semaine prochaine sont MM. Bryant et Savill, deux acteurs amusants de première force ; MM. Hanley et Jarvis, M. Emile Gomer et la célèbre danseuse Mme Annie Eldred, nouvellement arrivée de Paris.

MM. Toner et Frobél donneront dimanche après-midi et le soir leurs dernières représentations sur les barres et les échelles.

Dimanche, à quatre et à neuf heures p. m., si le temps le permet, Mlle Karlettia fera deux ascensions en ballon.

Avec un pareil programme, si la journée est belle, le Parc-Royal devra attirer une foule immense.

LES DOUCES ILLUSIONS DE CONFORT



Romuald Grenadier à un ami de la ville. — Tiens, mon bon, c'est cela ma petite villa. L'ami. — Mais, dis donc, elle est en feu !

Romuald. — N'aie pas peur. C'est le bûcher qu'il faut entretenir pour chasser les moustiques.



LE LANGAGE DES POULES

Un de nos abonnés nous demande ce qu'il faut penser du langage des poules dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps. Nous avouons n'avoir pas à cet égard d'opinion appuyée sur l'expérience et nous ne pouvons que reproduire l'intéressant récit d'un de nos confrères qui a eu une entrevue avec M. Prévot du Haudray, lequel affirme avoir trouvé la clef du langage des gallinacés, des coqs et des poules.

Après quelques minutes de promenade dans la campagne de Poissy, dit-il, nous avisâmes une ferme devant laquelle un groupe de poules et de coqs picotaient tranquillement sur un tas de fumier. Il faisait un soleil magnifique. "Écoutez !" fit M. Prévot du Haudray au moment où nous abordions la gent jaboteuse. Le coq modulait certain cri prolongé auquel les poules répondaient par des gloussements divers. Le coq cria à peu près : "Il fait un temps splendide !"

"Eh bien ! dit M. Prévot du Haudray, nous allons donner un démenti à ce petit monde-là d'abord en français, puis en gallinacé ; écoutez ! et il cria d'une voix de stentor : il pleut !" La volaille un peu effarée par tant de bruit sursauta, regarda, hébétée, et continua à picoter sans s'inquiéter.

M. Prévot du Haudray prit ensuite sa "pratique" et prononça quelques sons, pour nous intelligibles, non certes pour les poules qui éten dirent leurs ailes comme pour se garer de la pluie, qui regardèrent le ciel, qui pous-èrent des gloussements évidemment maussades, ni pour le coq qui, d'un coup d'œil s'assura que notre savant avait menti et qui furieux de la plaisanterie courut contre lui la crête en feu, le bec entr'ouvert, la gorge déchirée de cris rauques de colère.

"Eh bien ! nous dit M. Prévot du Haudray, esquivant les coups de bec du coq furibond, êtes-vous convaincus ? Vous allez voir maintenant tomber la colère de messire le coq et la maussaderie de nos dames les poules ; je leur dis en gallinacé : qui veut du maïs, du bon grain de maïs ?"

Nouvelles modulations exécutées à l'aide de sa "pratique" par M. Prévot du Haudray et, subitement, changement d'attitude du coq et des poules qui accoururent vers lui le bec tendu et se pressèrent à ses pieds en jacassant à qui mieux mieux.

Si les faits sont authentiques et susceptibles de se renouveler, il y a vraiment là une étude bien sérieuse à rapprocher de celle qu'est en train de faire ce savant qui s'est installé dans une cage de fer au milieu d'une forêt très fréquentée par les singes afin d'essayer d'entrer en conversation avec eux.

Allons-nous avoir aussi un dictionnaire du langage simiesque ? Après tout ce que l'on a dit de ces anthropomorphes, nos ancêtres selon Darwin, cette révélation ne nous surprendrait pas.

Mais ce qu'il y aurait de plus important encore que le fait lui-même ce sont ses conséquences logiques. Car le langage suppose un raisonnement, le raisonnement une intelligence et l'intelligence une âme.

THÉÂTRE-ROYAL

"AN AMERICAN BEAUTY"

La nouvelle pièce que donne, cette semaine, au populaire Théâtre-Royal, la troupe Frost & Fanshawe n'a pas de succès éclatant au point de vue de la composition et de la représentation, surtout pour les amateurs.

Est-ce dû à l'ascension du baromètre, aux villégiatures et à l'exode sur les plages, le monde des théâtres a disparu. La salle au Royal était faible, hier soir.

Il est probable que la saison active des théâtres à Montréal finira cette semaine.

Nous devons cependant féliciter l'administration Sparrow & Jacobs pour la splendide saison qu'ils ont donnée jusqu'ici au public. En fait de variétés et de mélodrames le "Royal" a fourni les chefs-d'œuvre de la scène américaine.

Jusqu'à la fin de cette semaine, "An American Beauty" tiendra l'affiche. Sous le nom mystérieux d'*Editha*, une actrice qui a ses mérites, tient le rôle de Nina Fout Croy, premier rôle.

Mlle Mabel May figure avec avantage dans le rôle de Mabel, fille de Mme Henriette Saint-George, rôle tenu par Mme Alice A. Harrison.

M. Fanshawe est bon acteur. Nous ne lui reprocherons qu'un peu de surcharge dans son rôle.

Les autres acteurs remplissent leur tâche avec conscience.

A tout considérer avec cette chaleur torride qui rend insupportable un séjour de trois heures au théâtre et qui doit détendre les nerfs des figurants, la représentation est relativement satisfaisante et vaut la peine d'une visite au théâtre pour y assister.



UN CHEMIN DE FER A NAVIRES

On sait que les navires qui se rendent de la baie de Fundy au golfe du Saint-Laurent ont à parcourir environ 1,400 kilomètres autour de la Nouvelle-Écosse et du Cap-Breton, à travers les mers les plus dangereuses par leurs courants de marée, leurs brouillards, leurs bancs de sable, récifs. Pour éviter cette navigation dangereuse on songea d'abord à creuser un canal à travers l'isthme de Chignecto, qui sépare le golfe de la baie ; mais les formidables marées de celle-ci créaient des difficultés telles qu'on dut y renoncer, et ce projet fut remplacé par celui d'un chemin de fer destiné au transport des plus forts navires, et reliant la ville de Tadoussac, sur le détroit de Northumberland, au fort Laurence, pays de la ville d'Amherst, sur la baie de Chignecto.

Ce chemin de fer est en cours d'achèvement : la double voie, formée de rails en acier durci, est en place, et, aux extrémités de la ligne, on procède à la construction de docks ascenseurs. A cause des fortes variations du niveau de la mer dans la baie de Fundy, le dock d'Amherst est précédé d'un bassin d'approche fermé par une porte de marée de 18 mètres de largeur sur 9 mètres de hauteur.

La force motrice des manœuvres de soulèvement des navires à une extrémité de la ligne et leur mise à flot à l'autre extrémité sera fournie, de chaque côté, par vingt presses hydrauliques. Les manœuvres se feront au moyen d'un fort radeau-gril en bois qui portera le ber sur lequel le navire doit être attaché. A son entrée dans le dock, le navire à soulever se placera au-dessus du ber submergé avec le radeau, et, lorsqu'il sera bien établi et solidement assujéti, on fera monter le tout au niveau des rails, afin de pousser le ber sur la voie où, porté par vingt trucs à quatre roues, il sera tiré par de puissantes locomotives.

Sans être absolument brillante, la situation de l'entreprise dont il s'agit ne paraît pas aussi désespérée que le laisseraient pressentir les commentaires pessimistes de certains journaux américains. D'après M. Ketchum, ingénieur de la Société du chemin de fer maritime de Chignecto, la partie la plus difficile du travail est terminée ; tous les terrassements sont achevés et la voie est

établie sur des fondations solides ; 12 milles de simple voie sont posés. En résumé, 3,500,000 dollars auraient été dépensés déjà et 1,500,000 dollars environ seraient nécessaires pour terminer les travaux.

La Compagnie vient de demander au gouvernement canadien de lui payer dès maintenant une partie du subside annuel de 170,000 dollars que celui-ci s'est engagé à accorder durant 20 ans à partir de l'ouverture de la ligne.

QUEEN'S THEATRE

La grande comédie "Ours" a eu un véritable succès. C'est une comédie méltaire, mais qui a aussi son côté sérieux. C'est assez difficile de donner un compte-rendu exact de la scène. C'est une action militaire pleine de péripéties drôles et même sérieuses.

Mlle Marion Kilby tient le rôle principal. C'est une actrice fort remarquable et qui joue à perfection ; aussi a-t-elle ajouté beaucoup de relief à la pièce. Elle fait une bonne impression sur le public.

Mlle Rainford est aussi très forte.

M. Lyons a pris son rôle vraiment au sérieux, et il a représenté un brasseur anglais remarquablement bien.

Les autres acteurs sont très à la hauteur de leur position et s'acquittent très bien de leurs rôles.

En somme, c'est une pièce que tout le monde devrait aller voir jouer, et tous en auraient pour leur argent.



PERTE CONSIDÉRABLE

L'avocat.—Alors, à combien évaluez-vous les chaussures qu'ils vous ont volées ?

Le client.—D'abord, je les avais payées trois piastres et demie. Ensuite je leur ai fait renouveler les semelles deux fois chaque, une piastre chaque fois, ça fait...

L'avocat.—C'est suffisant pour le pénitencier.

AUX BAINS



LE PREMIER DE LA SAISON

LE CADEAU DE TISTE VAN TORREN

NOUVELLE FLAMANDE

(Pour le SAMEDI)



EST, dans une vieille rue silencieuse d'une petite ville de Flandre, une tranquille maison flamande.

Son unique fenêtre de rez-de-chaussée, où quelques pots vernissés de géraniums et de plantes grasses montrent leurs fleurs écarlates derrière l'empois des rideaux de mouseline, s'ouvre au fond de la rue des Augustins, à main gauche, tout proche de la porte Notre-Dame. Le mur de l'ancien couvent, dont un grand lierre recouvre encore les briques effritées, s'aperçoit au delà, c'est la rue Notre-

Dame, un peu plus moderne, qui court transversalement et où cinq ou six voitures de vieilles douairières, passent chaque jour, au trot lent de leurs chevaux de bonne maison.

Dans la paix des béguinages, que les cloches grêles des églises troublent seules de leurs appels discrets, elle était bien faite pour abriter la vie sauvage et retirées de Tiste Van Torren, — fils de Jan Van Torren, l'ancien épiciier de la rue de Bruxelles, — dont je vais vous conter l'histoire...

II

C'est donc là que depuis trente-cinq ans, puisqu'il y né, Tiste coule des jours tranquilles, exempts de regrets et de soucis, avec ses vieilles habitudes, sa servante Gertrude, son petit chien Tom et son chat Scipio.

Les bruits de la ville ne montent jamais jusque là et c'est miracle que dans le corridor tranquille de la petite maison résonne, de loin en loin, l'appel timide de la sonnette. Alors la vieille Gertrude ne tarde guère à paraître, avec son bonnet de tulle blanc, tout empesé, et sa robe de laine noire, qui tombe toute droite, sans un pli. Elle vous interroge derrière ses lunettes, de ses petits yeux scrutateurs, et si vous êtes un habitué de la maison, — ils ne sont pas nombreux, croyez-moi bien, — elle vous introduit dans la cuisine, au fond du vestibule, dont elle entr'ouvre la porte, aux vitres de couleurs criardes.

Des rangées de casseroles en cuivre rouge s'alignent le long du mur, dans un ordre parfait, au-dessus du bahut de vieux chêne. En face, à côté

du poêle de fonte, luisant comme un miroir, avec ses fers polis et ses boutons de porcelaine, le maître du logis, Tiste Van Torren, fume gravement sa pipe, à cheval sur une chaise et les bras croisés.

III

Il a donc trente-cinq ans, ce bon gros bourgeois flamand, à la figure rubiconde et grassouillette, qui respire le calme et le bonheur.

Comme il n'a jamais eu la moindre idée de changer ses vieilles habitudes, en se mariant, malgré les nombreux partis qui se sont présentés, il passe bien tranquillement ses journées à fumer des pipes, avec son chat Scipio sur les genoux.

Je ne vous assure point que les deux amis ne vont pas quelquefois jusqu'à fermer les yeux, sous prétexte de les tenir chauds et la vieille Gertrude, qui tricote près de son poêle, pourrait seule nous dire pendant combien d'heures Tiste ronfle de son côté et Scipio ronronne du sien.

En été, par exemple, et surtout au printemps, lorsque les jacinthes et les tulipes, dont il est un amateur fervent et passionné, montrent leurs premières fleurs, il passe tout son temps au jardin. C'est un petit enclos, encaissé entre les hautes murailles, où le soleil ne s'aventure pas tous les jours, ce qui n'empêche pas Tiste de le trouver le plus agréable et, naturellement, le mieux entretenu de tous les jardins de la ville.

Des statuettes en plâtre enluminées de couleurs vives, s'aperçoivent dans tous les coins. C'est comme un musée de

sculpture peinte, qui occupe toute la grande niche du fond, ombragée de lierre : des bustes de grands hommes, des artistes et des littérateurs flamands, ce qui fait dire à Tiste, avec un bon gros rire :

— Mon ami Van Lippendale possède une galerie de tableaux, qu'il a payée un quart de million ; la mienne me coûte soixante-quinze francs et fait beaucoup plus d'effet.

IV

Chaque soir, après souper, à cette heure où il ne fait plus bien jour et pas encore tout à fait nuit, Tiste pend sa canne derrière la porte, se coiffe de son chapeau mou à larges bords et s'en va...

C'est, comme vous le savez, une habitude au pays flamand, parmi les vieux bourgeois, de se réunir le soir à l'estaminet, toujours le même, pour déguster quelques verres de bière et fumer des pipes, en dévisant gravement des événements de la journée.

Celui que Tiste Van Torren fréquentait depuis vingt ans, sans interruption, était le vieil estaminet de la "Bécasse", situé tout proche de l'église St-Nicolas, au fond d'un couloir sombre.

C'est que son uytzet était célèbre par toute cette bonne ville de Flandre, et on venait de loin, je vous assure, pour en déguster un verre, au comptoir, faute de place aux tables occupées.

Celle de Tiste et de ses trois amis, tous célibataires, comme lui, occupait le fond, à droite, derrière le comptoir, à côté du massif poêle de fonte.

C'était Gérard Lintormans, l'épiciier du pont Ste-Marguerite ; l'huissier Van Hooen, qui ne jurait que par prêts et assignations, et enfin, ce bon père Malérius, le professeur de troisième à l'Athénée royal.

S'en donnaient-ils, ces joyeux vivants, de sept sept à onze heures du soir ! Ce diable de Malérius ! Il vous contait des farces à n'en plus finir et avec une verve ! Comme il avait lu ses auteurs, il en servait pour tous les goûts aux amis, et ses petits poètes latins, arrangés à la sauce flamande, n'étaient pas le moindre de ses triomphes.

Alors, les chopes d'uytzet, blonde comme de



— Comment les navires font-ils pour passer sous le ciel à l'endroit où il touche à la mer ?

TROP PARLER NUIT



Robinette, à une connaissance d'occasion. — Quelle hideur que cette énorme poule couveuse !

L'étranger. — C'est ma belle-mère.

Robinette. — Vous ne me comprenez pas ; je parle de la vieille peau en face de la grosse dame.

L'étranger. — C'est ma mère.

Robinette. — Comprenez-moi donc ! Je désigne la petite pimèche entre les deux dames.

L'étranger. — C'est ma femme.

VICTIME DU PRÉJUGÉ



Phylis. — Vrai ! Vous préférez la ville à la campagne !
Lysoultre. — D'une tapée ; mais il faut bien suivre la mode.

l'ambre, avec une fine couche de mousse, d'un blanc de neige, se vidaient les unes après les autres, jusqu'au coup de onze heures, à la vieille horloge de la tour St Nicolas, — jamais plus tard, — heure où chacun s'en allait tranquillement dormir, pour recommencer le lendemain.

V

Or un soir du mois de juillet 188..., il se passa à la "Bécasse" un événement extraordinaire.

Les quatre amis étaient arrivés comme d'habitude, l'un avant, l'autre après, et ils attendaient que Trintje, la fille d'estaminet, leur apportât sur le plateau d'étain, la chope accoutumée.

Mais depuis cinq grandes minutes qu'ils étaient là à attendre silencieux, ni Trintje, ni la patronne — cette brune grosse maman Van Cutsem, toujours à son comptoir, n'avaient répondu aux appels de la canne de Malérius, frappée à petits coups réguliers sur la table.

Enfin la porte de la cuisine s'ouvrit tout à coup et une jeune fille de seize à dix huit ans, toute blande, s'en vint en rougissant demander à ces messieurs ce qu'ils désiraient. Ce qu'ils désiraient !

Ils étaient tous les quatre tellement surpris et charmés de cette apparition inattendue, que Malérius, l'orateur de la bande, ne trouvait rien à répondre.

Je me trompe : il commençait à débiter un madrigal d'un certain Gentil-Bernard, un poète de l'ancien temps, lorsque la demoiselle, voyant sans doute leur embarras, les informa que sa tante étant indisposée, Trintje et elle s'occupaient la-haut à la soigner.

VI

Ce n'était rien moins que la belle mademoiselle Annette Van Barenhout, la nièce de la patronne, qui était sortie de pension, le matin même.

Sa tante en avait déjà touché un mot à nos quatre amis, leur promettant, un soir ou l'autre, une surprise qui leur ferait plaisir et qui leur ferait peut-être oublier leur uytzet au fond de leur chopes.

Ils avaient juré leurs grands yeux que ce n'était pas possible, car rien, mais absolument rien, ne leur porterait dans leur estime sur une chope de cette bière blonde, buée avec componction et recueillement, à cette vieille table de la vieille auberge, en fumant leur pipe, gravement.

Mme Van Cutsem s'était contentée de tourner sur les talons, en leur disant d'un air narquois :

— Eh ! bien, vous verrez l'un de ces quatre matins.

Et ils avaient vu.

Et Tiste Van Torren avait contemplé longuement ce joli visage rose, avec de grands yeux

bleus, si doux et des cheveux blonds, oh ! mais si blonds, qu'on aurait dit de l'or. Et cette jeune pensionnaire, toute timide, toute rougissante, avait produit sur lui la sensation que ressentirait un artiste, qui entrerait pour la première fois à la Chapelle Sixtine ou à Saint-Pierre de Rome,

VII

Ce soir-là, la vieille Gertrude fut tout étonnée de voir rentrer son maître, avant dix heures, ce qui était tout à fait contraire à la règle.

— Que s'est-il donc passé à la "Bécasse" ? se demanda-t-elle en reprenant son tricot. Pourvu qu'il ne se soit pas disputé, au moins, car ce grand Malérius, qui vient régulièrement vers la fin du mois lui demande de l'argent, ne me va que tout juste, avec son nez pointu

et ses petits yeux gris, tout plissés de malice.

Et elle brandait la tête, assise à côté du poêle, pendant que Tiste, qui n'avait pas encore dit un mot depuis son retour, comme perdu dans une rêverie profonde, s'était endormi. Si tu avais deviné, ma bonne vieille Gertrude, les idées qui trottaient dans la tête de ton maître, depuis l'apparition de Mlle Annette, à la "Bécasse", tu l'aurais plaint, oh ! oui, tu l'aurais bien plaint ! Ou plutôt, toi qui est restée vieille fille, et qui n'a jamais connu les joies inépuisables d'un premier amour, de cette "étincelle électrique", comme l'a appelée un grand écrivain, tu n'aurais pu comprendre ces choses-là. Qu'il te suffise de savoir que Tiste Van Torren, — le célibataire joyeux et tranquille de trente-cinq ans, — a rencontré aujourd'hui un ange, l'ange de ses rêves, qui va troubler son sommeil. Pauvre Tiste Van Torren, qui t'aurait jamais dit cela !

VIII

Tiste ne réussit pas à fermer l'œil de toute la nuit, malgré les nombreuses choppes d'uytzet qu'il avait vidées. Il eut beau se tourner et se retourner ; compter des nombres tout haut, suivant la méthode de son ami Malérius, qu'il disait infallible, un, deux, trois, quatre... jusqu'à des cinq mille et au-delà, rien n'y fit !

Enfin, après cette nuit interminable, le soleil parut tout de même, un beau soleil d'été, tout clair dans le ciel bleu, qui entra à travers les épais rouleaux de serge et avait l'air de vous inviter à la promenade. Tiste bâilla deux ou trois fois, l'air tout rêveur ; s'étira les bras et les jambes à plusieurs reprises, comme son chat Scipio, lorsqu'il sortait de dessous le poêle, et se décida enfin à se lever.

Il était tout mélancolique, malgré le soleil et s'abîma longtemps dans une profonde rêverie, dont l'agréable apparition de la veille faisait sans nul doute tous les frais.

Tout à coup, il se frappa le front et s'écria de sa bonne grosse voix joyeuse :

— Eh ! mais n'est-ce pas dimanche aujourd'hui !

Il leva les yeux au plafond, comme quelqu'un qui réfléchit profondément et dit :

— Mais certainement ! Gertrude a nettoyé tous ses cuivres hier ; c'était donc samedi. Puisqu'il en est ainsi, je m'en vais à Bruxelles : il me faut de la distraction, un petit tour au Parc... Et même ça tombe bien, la musique des carabiniers donne un grand concert au profit des inondés de la Lys, c'est décidé !

Un quart d'heure après, Tiste Van Torren rasséréné, joyeux, annonçait en grande pompe à Gertrude, qu'il avait résolu d'aller passer la journée dans la capitale. La vieille domestique en tomba des nues ; c'était le premier voyage que son maître se permettait depuis l'exposition de 1878, qu'il avait été visiter, en compagnie de Malérius et dont il était revenu complètement désillusionné. Que voulez-vous, il y a encore des originaux qui préfèrent leur petite maison de la rue des Augustins aux splendeurs de Paris !

IX

Une heure après, vous auriez pu le voir débarquer à Bruxelles, sur cette superbe place Rogier, en face de la rue Neuve et des grands boulevards.

Il avait quitté sa grosse redingote grise, à larges basques, qui lui donnait l'air d'un bon fermier de la Hesbaye et portait de fort bonne grâce un complet gris, à la dernière mode, avec un chapeau haute forme, gris aussi, à large ruban noir, le comble de l'élégance pour les hommes posés. Il s'appuyait sur un jonc, à pomme d'argent, le seul luxe un peu extraordinaire qu'il se fût permis depuis longtemps, et rasé de frais, les moustaches bien cirées, le teint rose et vermeil, il se dit, avec une véritable jubilation, en entrant dans la rue Neuve :

— Il ne manquerait plus maintenant que de rencontrer Mue Van Cutsem et Mlle sa nièce. Cela en serait de la chance ! Tiens, mais je n'y avais pas encore songé, le ciel me pardonne ! Oh ! Tiste, est-il permis que cette idée là ne te soit pas encore venue ?

Cette dernière phrase lui était suggérée par la somptueuse vitrine d'un riche magasin de joaillerie de la rue Neuve, devant lequel il venait de s'arrêter... une montagne d'or et de diamants ; jamais, depuis la rue de la Paix, à Paris, que son ami Malérius avait tenu à lui montrer, bien que, en sa qualité de savant, il professât un souverain mépris pour toutes les choses de luxe, jamais Tiste n'avait rien vu de pareil... Il y avait là des montres merveilleuses, avec ces petites chaînes mignonnes, qu'il aurait à peine osé toucher de ses gros doigts, et des boucles d'oreilles, et des bagues, avec des diamants, des saphirs,

CLASSIFICATION IMPORTANTE



Bibi, couché dans le sable. — Je te rends bien des services hein, maman ?

La maman. — Oui, comme un petit homme.

Bibi. — C'est vrai. Je ne dis pas un homme comme Santa Claus ou le bon Dieu, mais un homme ordinaire.

des turquoises, où le soleil se jouait comme à plaisir, en des milliers de reflets magiques...

Alors il tira son binoche, — car sa vue baissait déjà un peu, avouons-le, — et il examina en détail tout l'étalage, ce qui prit bien un gros quart d'heure.

Puis, tout à coup, après une rapide délibération et comme pour ne pas reculer au dernier instant, il ouvrit la porte du magasin et entra.

Je ne sais pas tout ce qu'il choisit, mais ce devait être apparemment des choses luxueuses, car il tira de son portefeuille, pour solder son achat, un superbe billet de cinq cents francs, dont il ne revit presque rien...

X

Après cela, il ne pouvait se dispenser, — surtout un dimanche, — de se rendre sur la Grand-Place où se tiennent, ce jour-là, les marchés aux oiseaux et aux fleurs. Une curiosité que vous trouveriez difficilement ailleurs avec sa foule de paysans, de cages à pigeons, des marchands de moutons et d'œufs de fourmis, et, — est-il besoin de le dire? — de provinciaux et de soldats, les mains sur le dos, qui considèrent tout cela fort lentement, avec un large sourire de satisfaction...

Tiste fit comme tout le monde, mais ce qu'il admirait surtout, ce furent les chiens et les fleurs, deux choses qu'il avait en grande estime... Oh! ces grands chiens flamands, à poils roux, avec de grosses pattes et de longues oreilles, comme il les regardait avec plaisir! et il eut même un instant l'idée de remplacer Tom, — le vieux Tom, qui avait blanchi au service de son maître, — par un grand chien, comme ceux-là, qui serait certainement de meilleure garde que son petit roquet.

Et les fleurs donc, en longues rangées parallèles de pots, de corbeilles et de bouquets, depuis le petit myosotis timide à l'œil bleu, jusqu'aux mousseuses, aux pensées à grandes macules et à de beaux glaïeuls gantois, comme ils n'en avait jamais vu...

Et tout cela, dans le décor merveilleux de cette superbe place avec son hôtel de ville, dont la tour est une dentelle de pierre et ses vieilles maisons des métiers, toutes recouvertes d'or. Tiste Van Torren, le nez en l'air, tout à son admiration pour ces belles choses d'autrefois, en avait complètement oublié, depuis deux heures, Mlle Annette Van Burenhout.

XI

Sur les trois heures de l'après-midi, après un excellent déjeuner à la terrasse du "Parc aux huttes" boulevard Anspach, et de longues stations aux magasins des "Galeries St-Hubert," et de la rue de la Madeleine, il se dirigea vers le parc.

Une foule nombreuse montait comme lui la Montagne de la Cour, attirée par le grand concert, au profit des inondés, et par l'excellente musique militaire qui lui prêtait son généreux concours.

EN LUNE DE MIEL



(Pendant l'orage)

Lui. — Tu trembles, chérie!
Elle. — Pourquoi trembler? Qu'ai-je à craindre sous ta protection?

Alors, par ce beau soleil, au milieu de cet essaim de jeunes filles qui le craisaient, le souvenir de la "Bécasse" et de Mlle Van Burenhout lui revint à l'esprit et il sentit dans tout son être comme un sentiment de bonheur inexprimable.

— Va-t-elle en faire des yeux, se disait-il à demi-voix, lorsque j'étalerai devant elle les trois petite écrins, en soie blanche, avec ce qu'ils contiennent: une montre, des pendants d'oreille et une bague!... Quatre cent soixante-quinze francs, malheureux! la cinquantième partie de tes revenus pendant un an! Si ta vieille Gertrude en savait quelque chose!

Il était arrivé, tout en raisonnant de la sorte, devant le kiosque, où les premiers accords d'une marche venaient de se faire entendre.

Le morceau fut ravissant, sous le feuillage des arbres, où le soleil se jouait, avec de grandes plaques de lumière et d'ombre, et au milieu de cette foule élégante, comme les capitales seules peuvent en montrer.

Il en savourait encore avec délices les dernières notes, — et le souvenir de la "Bécasse" n'était pas tout à fait étranger à cette extase, — lorsqu'il vit, dans la grande allée qui s'étend un peu en contrebas du kiosque, d'un bout du parc à l'autre, devinez qui?... Mme Van Cutsem, complètement remise de son indisposition et marchant très digne, au milieu de la foule, malgré sa robe de soie noire, un peu démodée, et une grande chaîne d'or au cou, ce qui n'était plus guère porté que par les batelières; à côté d'elle, sa nièce, Mlle Annette Van Burenhout, plus resplendissante que jamais de jeunesse et de bonheur, en robe rosé et petit chapeau crème, à voilette blanche, au bras de... Malérius! mis à la dernière mode, et plus heureux que tous les rois de la terre!!!

A cette vue, Tiste Van Torren se sentit mal, très mal, et se laissa tomber, en poussant un grand soupir, sur une chaise qui se trouvait heureusement derrière lui pour le recevoir...

XII

Un vieux monsieur, qui occupait la chaise à côté, s'aperçut de la chose et allait appeler un "agent de police" de peur d'accident plus grave, lorsque Tiste reprit peu à peu ses sens...

— Ce n'est rien, mon cher monsieur, s'empressa-t-il de dire à son aimable voisin, en le remerciant d'un regard. De petits éblouissements, auxquels je suis sujet, par les jours de grande chaleur, comme celui-ci; l'affaire de cinq minutes...

C'est égal, le vieux monsieur poussa la précaution jusqu'à vouloir, à toute force, l'accompagner à la gare et c'est en se soutenant l'un à l'autre, — car le brave homme n'avait plus ses jambes de vingt ans, loin de là, — qu'ils descendirent la rue Royale et le boulevard du Jardin Botanique.

Tiste le remercia du mieux qu'il put et à 5 heures 35 le train quittait la gare du Nord.

Je crois qu'à ce moment solennel du départ, les voyageurs du compartiment, où il avait pris place, auraient pu entendre l'un d'entre eux murmurer à demi-voix:

— Adieu, ville de malheur, tu ne me reverras jamais plus!...

C'était Tiste, qui se souvenait vaguement de ses études classiques à l'Athénée de... où le professeur s'était un jour écrié, en rapportant les paroles d'un poète qui avait beaucoup aimé:

— Adieu, ingrate patric, tu n'auras pas mes os!...

Ce bon bourgeois paisible devenait quelquefois féroce...

XIII

Le soir descendait, dans le repos de cet après-midi de dimanche, qu'aucun bruit de trouble, — dans la rue des Augustins moins qu'ailleurs, — lorsque Tiste Van Torren tira le cordon de la sonnette.

Le pas traînant de Gertrude s'entendit dans le silence du vestibule et la porte s'ouvrit...

— Ah! enfin, me voilà de retour, ma vieille Gertrude, s'écria le maître du logis,

A TOUS LES VENTS



Une bonne recette contre le temps calme.

tout joyeux, tandis que Tom lui sautait aux jambes, en poussant de petits cris de bonheur. Il s'arrêta sur le seuil de la cuisine, où les derniers rayons du soleil couchant entraient, à travers les feuilles de la grande vigne et doraient tous les cuivres, appendus au mur, en bon ordre.

Un parfum de paix et de calme s'exhalait de toutes ces choses, — et il en avait besoin, de calme, ce pauvre Tiste Van Torren, après cette rude journée et l'événement tragique qui avait manqué de la terminer si mal. Alors, il dit, avec un grand soupir de satisfaction:

— Décidément, Gertrude, Bruxelles ne me plaît point, j'en reviens plus dégoûté que de mon voyage à Paris. C'est fini, c'est bien fini; je ne sors plus de mon vieux quartier des Augustins... J'abandonne même la "Bécasse" qui est trop loin pour mes jambes dont la vigueur s'en va et nous la remplacerons par un bon pot de bière, que nous dégusterons avec recueillement et componction dans ma vieille cuisine...

Telle fut l'raison funèbre que Tiste Van Torren prononça de son passé.

Après le souper, auquel il ne fit guère honneur au moment où Gertrude lui présentait le bougeoir, en lui souhaitant une bonne nuit, il fouilla dans ses poches, en tira un petit paquet, ficelé de rose et le donna à sa vieille servante.

— Tiens, Gertrude, lui dit-il, voilà ce que je te rapporte de Bruxelles, de mon dernier voyage... C'est le cadeau que je te donne en récompense de tes quarante années de bons services auprès des Van Torren, père et fils. Accepte-le en souvenir de l'un et de l'autre. C'est le plus grand plaisir que tu puisses me faire... Et là-dessus, bonsoir et dors bien...

XIV

Dans la vieille cuisine, qu'éclairait la flamme vacillante d'une lampe fumeuse, Gertrude dénoue la ficelle, entr'ouvre le papier de soie et soulève, toute tremblante, le couvercle du premier écrin.

Une superbe montre d'or, enrichie de turquoises, s'offre à ses regards éblouis avec une chaîne si mignonne qu'elle n'ose la toucher.

— Jésus, Maria, s'écrie-t-elle, en joignant les mains, qu'est ce que cela? Une montre, une montre en or!...

Et des deux autres écrins, successivement ouverts, sortent une bague, enrichie de diamants et des boucles d'oreilles, comme elle n'en a jamais vu.

Et ce sont des regards d'admiration et de tendresse que la pauvre vieille Gertrude jette sur tous ces bijoux, qui reluisent comme des escarboucles, sous la clarté vacillante de la lampe...

Elle n'en peut détacher les yeux et bénir dans le plus intime de son cœur les Van Torren, père et fils, des maîtres comme on n'en verra plus.

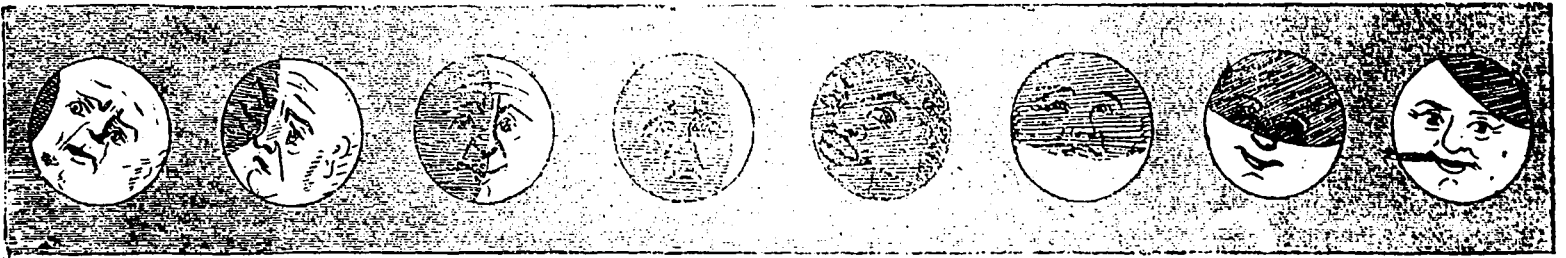
Mais au moment de remettre toutes ces merveilles dans leurs "petites boîtes de soie," comme elle les appelle, elle se regarde soudain dans la glace, qui s'encadre entre les deux fenêtres, et dit, en devenant tout-à-coup très pensive:

— Mais j'ai soixante-neuf ans! Jamais je n'oserais porter ces choses superbes qui doivent couvrir les yeux de la tête!... A quoi donc songe notre maître? Depuis hier il n'est plus à reconnaître...

J.-B. CHATHIAN.

Bruxelles, Belgique.

LES PHASES DE LA LUNE



I — On m'a piqué à la joue, je crois.
 II — Comment me montrer avec un œil poché ?
 III — Parole ! On va me prendre pour une pipe cernée.
 IV — Ha ! C'est l'é-résypèle, sûr !
 V — Alors, je vais en profiter pour jeter un coup d'œil sur l'Afrique.
 VI — Heureusement que la *Lessive Phénix* sous la main. Rien n'y résiste.
 VII — Me voilà prête pour le bal masqué.
 VIII — Salut ! Je me porte comme un charme.

L'ONDINE

NOUVELLE INÉDITE



OUT au milieu de l'ombreux parc, l'étang, dans un fond verdoyant de terrain volonné, s'étale, large miroir au cadre sinueux, dont l'immobile surface, changeante d'aspect, reflète le bleu du ciel, les nuées qui passent, les soleils des étés et les calmes splendeurs des nuits constellées.

L'étang a son ondine : Suzanne. Dix-huit ans, grande, élancée, brune comme la nuit, mais riieuse et gaie comme un

matin d'avril, et charmante dans sa grâce sans mièvrerie de fillette audacieuse et décidée. De tout le parc, l'étang est le lieu de prédilection de ses promenades. Elle le préfère aux profondes charmilles, à la vaste et toujours verte pelouse, au parterre fleuri de roses, de jasmins et d'aillets, au bois inculte et sauvage enguirlandé de ronces et de lierre. Et l'étang pour elle est sans mystère, elle connaît les secrets même de ses profondeurs, car par les chaudes journées d'été où le soleil pèse sur la terre alanguie, elle a sondé ses profondeurs.

En deux brasses—elle atteint le milieu de l'immobile nappe liquide. Là, prenant sa bague, perle fine montée sur jonc d'or, elle la jette. Attentive elle suit des yeux l'anneau qui tourne, tourne, lentement s'enfoncé, comme à regret. Ce n'est plus qu'un point brillant, un scintillement fugitif, un vague reflet sous la verte transparence. Alors, d'un mouvement brusque, l'Ondine plonge. Deux petits pieds, rapide et blanche vision comme de deux mouettes qui se jouent, battent l'eau. Un remous s'agite, tournoyant, qui vite s'efface en cercles agrandis, et sur la surface apaisée, doucement vaguée par une légère brise, nulle trace ne reste de la plongeuse disparue.

Aventureuse nature chercheuse du danger, elle trouve une inexplicable joie à se livrer ainsi, insoucieuse et souriante, à la perfide placidité des eaux profondes, dont le bourdonnement murmure, aux oreilles du plongeur, le chant de sirène qui promet facile et douce mort.

Oh ! les quelques secondes passées sous l'eau, loin de tout et hors la vie !... La vive sensation d'existence irréaliste, parmi l'étrange et le féérique du milieu liquide que, d'en haut, teinte le ciel où s'épand la lumière en reflets décomposés, où, sur l'argent du fond du sable, courent les ombres légères des ondulations de la surface. Là, sur ce fond d'argent, l'anneau jeté doucement s'est posé ; son cercle d'or, aux yeux chercheurs de l'ondine, apparaît, dans un indécis et vague rapprochement, élargi et grandi, et, tel qu'une fantasmagorique et mouvante image, son contour s'agite, semble doué de vie, vouloir échapper à la main qui va le saisir. Mais, habile, d'un prompt mouvement,

comme au passage elle cueillerait une fleur, Suzanne a pris la bague ; l'élan de son corps, qui glisse obliquement sous l'eau, svelte et tendu, ne s'est pas arrêté, ne s'est pas ralenti. Aussi longtemps que sa jeune poitrine peut, sans renouvellement d'air, retenir le souffle vital, elle prolonge sa joie d'explorer les jardins, minuscules forêts, humides et fines prairies que forme, sur les fonds, l'emmêlement de flottants herbages. Par imprudence de jeu et bravade de nageuse, confiante en ses rapides et souples mouvements, elle frôle à plaisir la dangereuse caresse des longues herbes minces et sait échapper à l'enlacement de ces verts écheveaux déroulés. Mais la voix murmurante des eaux s'enfle et se fait menaçante, tinte le glas à la vie qui palpite, depuis trop longtemps privée d'air. Oh ! l'air, l'air pur, l'air du ciel ! La vie ! Le souffle !... La plongeuse s'est redressée, son pied nerveux repousse le fond, elle s'élançait, comme l'oiseau d'un coup d'aile, et—telle la Nèere de Virgile—sa gracieuse tête émerge des eaux.

Elle aime, cette frêle intrépide, le danger pour le danger, et aussi, fille de race guerrière, pour l'orgueil de le surmonter et de le vaincre. Toujours et partout elle le cherche : ce n'est pas seulement dans les eaux de l'étang qu'elle joue avec la mort, c'est en maintes autres occasions, c'est, par exemple, dans ses courses à travers plaines et bois, sur sa petite jument grise *Saba*, de race syrienne, ardente et nerveuse bête, ombrageuse et capricieuse à l'excès. De la piqure de son épéron d'argent, du cinglement de sa fine cravache à pommeau d'onyx, elle l'excite jusqu'à l'affoler, et cela rien que pour le plaisir de se sentir livrée au

galop d'emballement de sa monture devenu indocile au frein, et pour la joie, ensuite, de la dompter, dût elle, c'est le grand moyen pour s'en rendre maîtresse, forcer la jument en révolte à se lancer, comme le cerf aux abois, en plein courant de la rivière.

Belle et intelligente fille, mais comme on voit, tête folle. Ah ! oui, tête folle !... Bello folio de jeunesse, de courage, de trop plein de vie, de sang généreux et ardent.

Telle qu'elle est, pour sa beauté, pour sa hardiesse, pour ses défauts comme pour ses qualités, pour son rire d'enfant comme pour ses excentriques témérités d'ondine et d'amazone, Suzanne est aimée, passionnément, par son cousin, Charles de N... beau garçon, intelligent, lui aussi, et brave, mais un peu sérieux, d'une nature grave et réfléchie qui contraste, étrangement, avec l'exubérante nature de sa fiancée.

Sa fiancée ?... Presque, pas tout à fait : Depuis plusieurs mois la belle Suzanne se laisse aimer sans pouvoir, hésitant encore, se décider à prononcer le *oui* irrévocable et définitif. Sans doute, elle le trouve très bien, mais *trop* raisonnable, elle l'estime beaucoup, l'aime de bonne amitié, et elle sait, malgré la naïveté de ses dix-huit ans, que pour le dire, ce *oui*, c'est d'autre façon qu'il faudrait aimer.

Charles est très malheureux de cette indécision. Il l'aime tant ! C'est tout le bonheur de sa vie qu'elle tient en suspens, cette indifférente petite cousine. Indifférente ?... moins qu'il ne le croit, car il n'a pas deviné qu'elle lui en veut au fond, ignorante mais désireuse de l'amour, d'être celui qui aime sans avoir su se faire aimer ; il n'a pas su comprendre, non plus, qu'avec une fille comme Suzanne l'amour doit être non timide mais audacieux, parler en maître et s'imposer en conquérant.

Or, un matin—radieux matin emperlé de rosée, doré de soleil, matin tiède et gai, le plus beau, le plus doux qu'on pût voir : dans son air léger des tournolements de papillons et des bourdonnements d'abeilles, dans son ciel d'un bleu pâli de hauts et glissants planements d'hirondelles, et tout embaumé du parfum des foins coupés, d'exhalaisons de fleurs amoureuses, des grisantes et vives senteurs de la Torre. Ce matin, donc, si propice aux tendresses des aveux, Suzanne et Charles, dans le parc, se promenaient. Ils allaient, l'un près de l'autre, d'un pas ralenti. Il parlait, elle l'écoutait, plus attentive peut-être que d'habitude.

—Suzanne... (Douce et tremblante était sa voix !) Suzanne, que je vous aime !...

—Tant que cela, Charles ?

Elle sourit, mais son sourire ne fut pas railleur. Il semblait, en ce moment, qu'elle ne demandât qu'à se laisser convaincre et qu'en son cœur s'éveillât un grand désir d'aimer, elle aussi.

—Oui, Suzanne, tant que cela, c'est-à-dire autant qu'un homme peut aimer. Ah ! si vous vouliez enfin me croire, consentir à être ma femme, ma chère femme..., comme je serais heureux, Suzanne... comme je saurais vous faire heureuse !

Les mots ne sont rien, le sentiment et la conviction qu'ils expriment sont tout. Rien de plus persuasif que la sincérité. Un peu de tendre pitié s'émut dans l'âme de la jeune fille, et, touchée, à elle-même elle se dit : " Pauvre garçon ! "

LES PETITS BÉNÉFICES DE L'HOTEL



Un pensionnaire.—Comment ! Vous ne vous en allez pas ?

Le prédicant méthodiste.—Je pense que oui. J'ai baptisé l'enfant du propriétaire avec de l'eau du Jourdain : et il m'a chargé un œu de bouchon.

Mais, en même temps, il détournait les yeux, et Charles — si mal savent lire les hommes dans la pensée des femmes! — la crut, comme toujours, indifférente. Alors, découragé, il se tut et, intérieurement, se désola.

Cependant Suzanne pensait : « Pauvre garçon, il m'aime vraiment... Et suis-je bien sûre, moi, de ne pas l'aimer?... Oh! si, je l'aime... Oui, maintenant je l'aime... Ne saura-t-il donc pas me forcer à l'avouer? » Mais Charles se taisait et Suzanne, dépitée, lui en voulut de ce silence, car jamais comme en ce moment, elle n'avait désiré, désir ardent de tout son être, entendre la voix de Charles lui murmurer de doux mots d'amour. Une expression de mécontentement assombrit la physionomie de la jeune fille, ses noirs sourcils se rapprochèrent et son regard, autour d'elle, erra, détourné de celui qui ne savait ni la deviner, ni la comprendre. Allait-elle donc, la première, reprendre la parole? Lui dire...

Ils étaient arrivés sur les bords de l'étang. Au bas du talus de gazon, très élevé à cet endroit, une fleur d'iris, éclosée de la nuit, se dressait, presque dans l'eau. Suzanne l'aperçut, et, la lui montrant :

— La belle fleur!

Elle pensait : « Si, pour me l'offrir, il va cueillir cette fleur, je parlerai... Je dirai oui. »

Anxieuse, elle attendit, n'osant regarder Charles, sentant, tout à coup, que du résultat négatif de l'épreuve cruellement — aussi cruellement — que lui, peut-être, — elle souffrirait; et malgré cela, bien résolue, esprit singulier et fantasque, à faire de cet incident, une fleur cueillie ou non cueillie, l'irrévoicable arrêt de leur double destinée.

Charles, les yeux distraits, tout à l'idée de sa tristesse, regarda l'iris et répondit, comme lorsqu'on parle sans s'écouter :

— Où se trouve cette fleur il serait dangereux de la cueillir.

Oh! sourd, aveugle, maladroit amant!... Le rire nerveux de Suzanne, rire où pointaient des larmes, rire de colère et de mépris, le ramena du lointain de pensées où s'égarait sa désespérance.

— Dangereux!... Oui, vous avez raison cousin... L'endroit le plus dangereux de l'étang... cinq mètres d'eau et des herbes partout... Pourtant, cette fleur, je la veux... et je l'aurai... Je vais la prendre.

— Suzanne!

Déjà la jeune fille, d'un seul élan, était au milieu de la pente. Mais son pied glisse, elle tombe, elle roule, et, dans un grand fracas d'éclaboussement, l'eau rejait sous la chute de son corps.

— Suzanne!

Ce cri de Charles, elle a eu le temps de l'entendre, elle en a été profondément remuée tant il exprime d'angoisse et de désespoir, et pendant qu'elle enfonce dans les glauques profondeurs très lucidement elle pense : « Il m'aime... Je l'aime... Je dirai oui... »

Inquiète des suites de sa mésaventure elle ne peut l'être. N'est-elle pas l'Ondine? Que de fois, volontairement, elle a plongé sous ces eaux pour y chercher sa bague!... Mais, bientôt, elle s'aper-

çoit que ses jupes la gênent, paralysent ses mouvements. Puis, elle est tombée au plus épais des herbes, et avant même qu'elle ait atteint le fond, d'innombrables liens, caressants et doux, mais impossibles à rompre, lentement l'enlacent, la serrent, s'ensermentent à ses membres et se nouent autour d'elle. Vainement elle se débat, elle est perdue...

Ah! quelle vision, alors, rapide, pleine de regrets, sans espoir, de la vie qui pouvait être si belle, si heureuse, et qui si brusquement va finir dans une cruelle agonie d'étouffement! Et dans l'angoisse de l'inévitable mort sa pensée dominante est Charles... Charles qu'elle aime... Car elle le sait, maintenant, elle l'aime... Et elle s'est refusée à le lui dire. Et il l'ignora toujours.

Non, il saura. Il a voulu la sauver, il a plongé derrière elle. Il la cherche sous les eaux, il vient de la saisir. Alors elle l'entoure de ses deux bras, ils sont visage contre visage, et les lèvres de l'Ondine s'attachent aux lèvres du jeune homme. Premier baiser de fiançailles, ardent baiser de mort où leurs âmes se vont mêler puisqu'ensemble ils vont mourir.

Mourir!... Charles veut vivre et veut qu'elle vive. Sous l'épaisse couche d'eau, au milieu des herbes ondoyantes, c'est une lutte désespérée, la lutte de la vie contre la mort, et Charles — par quel effort surhumain! arrache et brise les liens tenaces, dégage Suzanne et la ramène à la surface.

Une minute après, sortis de l'eau, sous le bon et chaud soleil, ils formaient le plus étrange couple d'amoureux mouillés qu'on pût voir... Mais si ravis, si heureux de se retrouver vivants, de respirer, de se regarder, et de s'aimer, et de se le dire avec des rires de joie mêlés de sanglots d'émotion!...

LÉON ALLARD.

LA COLORATION ARTIFICIELLE DES FLEURS NATURELLES

Les soirées et les bals mondains de cet hiver à Paris ont montré à tous les regards étonnés des œillets verts remplaçant sur le revers de l'habit le traditionnel gardénia. — Malgré son prix exorbitant l'œillet vert s'est vendu en de telles quantités qu'il a mis tous les horticulteurs en émoi, et en un émoi si grand que la police a dû intervenir.

Ces œillets, que les horticulteurs stupéfaits disaient empoisonnés, ont été saisis et envoyés au laboratoire municipal, où M. Girard s'est empressé de les examiner curieusement.

M. Girard reconnut bientôt que ces fleurs avaient été colorées artificiellement, et ensuite que c'est en baignant, dans une matière colorante, les tiges de fleurs fraîchement coupées que l'on obtenait la nuance verte : la matière colorante monte par capillarité, dans la tige, où elle se trouve réduite, et elle se réoxyde au contact de l'air en arrivant dans les pétales.

Tel est, d'après M. Girard, le phénomène qui se produit et qui est confirmé, aux yeux du chimiste, par ce fait que les parties de la fleur exposées à l'air se trouvent seules colorées. Ce qui est très curieux c'est que la fleur conserve son arôme.

Mais qui avait eu le premier l'idée de cette opération et qui l'avait accomplie? On se livra à des investigations, et voici ce que l'on apprit :

Deux femmes travaillaient à la coloration des fleurs artificielles. Un jour, l'une d'elles versa, par mégarde, dans un vase où trempaient des tiges d'œillets blancs la matière dont elle se servait pour teindre en

QUESTION DE DOGME



London. — Maman, allons donc dans le cimetière voir les morts qui ne sont pas allés dans le ciel!

La maman. — Comment vois-tu qu'ils ne sont pas dans le ciel?

London. — C'est écrit sur les pierres. Ça se lit par-ci par-là : « Paix à ses cendres. » C'est parcequ'ils ont brûlé, hein, maman?

vert des corolles de rose. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle remarqua que ces œillets, perdant leur blancheur, prenaient peu à peu une couleur verte! Elle examina le liquide où ils baignaient, et reconnut alors sa méprise. Voilà l'origine des œillets verts.

L'industrie s'est emparée du procédé et, aujourd'hui, l'on ne colore plus seulement les œillets blancs, on colore aussi les narcisses et les lilas blancs. Pour que le résultat soit complet, la tige doit baigner quarante-huit heures dans la solution colorante, il faut y pratiquer quelques entailles, afin que le liquide la pénètre plus vite.

Cette coloration est inoffensive. Les couleurs employées sont encore peu nombreuses. On n'en connaît guère que trois : le vert, le violet et le rose ; le vert s'obtient au moyen du vert brillant ou tétraéthylidiamidodiphenylcarbinol (un joli nom!) le violet avec le violet de méthyle ou violet de Paris, le rose avec la fuchisme ou chlorhydrate de rosaniline. Un bleu verdâtre peut aussi être obtenu par l'emploi du tétraméthylparadiamidophenylonthoxyphénylméthane. (Retenez bien ce nom!)

Voilà donc une nouvelle industrie. Nous allons avoir des lilas verts et des camélias violets. La fleur d'oranger, dont la blancheur immaculée paraissait être éternelle, pourra prendre, elle aussi, une nuance violette.

M. Girard se propose de faire de nombreuses expériences. Il veut notamment injecter les substances que nous désignons ci-dessus dans les plants mêmes de fleurs lorsqu'ils sont en terre et très vivaces. Le directeur du laboratoire estime que les fleurs se coloreront comme dans le cas du bain ordinaire que nous citons.

Si l'expérience réussit, ce sera une révolution.

La chimie, qui refait ou défait le monde à son gré, vient donc de résoudre un nouveau problème : la coloration artificielle des fleurs naturelles.

Ripans Tabules banish pain.

UNE COUTUME A INTRODUIRE

Il existe en Australie une coutume très curieuse et nous sommes certains qu'elle prévient un bon nombre de désagréments. Jamais un homme marié ne peut faire un voyage en dehors des frontières du pays, sans avoir au préalable montré aux autorités les permis écrits de sa femme. Mais *comme compensation*, les chemins de fer accordent beaucoup de privilèges à ceux qui voyagent avec leur femme. Par exemple, ils ne paient que moitié prix pour leur compagne, lorsque celle-ci les accompagne.

PHILOSOPHIE DE MENAGE



Lui. — Combien donnerais je pour être un bœuf et goûter ainsi le charme de la vie des champs?

Elle. — Mais, mon ami, vous n'y songez pas! Si vous étiez un bœuf, que penserait-on de moi?

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PROLOGUE—LA LÉGENDE

(Suite)

XV. — DONNÉ AU DIABLE.

Le repas touchait à sa période d'excessive animation.

Tout le monde, excepté cependant l'abbé Bricord, tout le monde, disons-nous, parlait, chantait, criait et buvait à la fois.

Alain remplit son gobelet, puis il l'éleva et le vida d'un trait en criant :—A la santé du parrain !

Les convives choquèrent aussitôt bruyamment leurs gobelets d'éclat en répétant à tue-tête —A la santé du parrain !

Il ne faut pas croire que les coups de théâtre n'ont lieu qu'au théâtre.

Nous offririons volontiers de prouver qu'ils sont presque aussi fréquents dans la vie que sur la scène, et la preuve, c'est qu'à ce moment précis la porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître, comme une vision effrayante, un personnage que nul n'attendait.

C'était l'homme à la barbe rousse.

Alain frissonna de la tête aux pieds.

La surprise et l'effroi rendirent muets tous les convives. On eut entendu voler une mouche.

Jeanne Vatinel murmurait tout bas quelques prières en faisant le signe de la croix.

L'inconnu était très-sombre.

—Alain Poulailier, —dit-il en s'approchant de celui auquel il parlait,—il y a bien longtemps que je vous attends. . . . Pourquoi donc ne venez-vous pas ?

—J'allais sortir pour vous rejoindre. . . . —balbutia Alain excessivement troublé.

L'inconnu fixa sur lui un regard scrutateur.

—Je veux vous croire. . . . —dit-il ensuite ;—vous qui parliez hier si eloquemment de la reconnaissance, vous ne pouvez avoir oublié aujourd'hui. . . .

Alain quitta la table et fit un mouvement comme pour sortir avec l'inconnu.

Ce dernier l'arrêta.

—Pourquoi donc vous lever ? . . . —demanda-t-il ; est-ce que je vous dérange ?

—Non certes. . . .

—Eh bien, ce que vous avez à me dire vous pouvez me le dire ici. . . .

—Sans doute. . . . —balbutia Alain.

—Comme vous êtes pâle !—fit l'inconnu.—Que signifie ce trouble ? Qu'y a-t-il donc ?

—Ce qu'il y a ? . . . Mais rien. . . .

—Bien vrai ?

—Oui, bien vrai.

—Tant mieux, alors. Qu'avez-vous décidé ? A quelle heure a lieu le baptême ?

Alain ne répondit pas.

Les convives se regardèrent avec stupeur.

—De quel baptême parlez-vous ?—demanda Denis Coquin, à qui sa naissante ivresse donnait une audace inaccoutumée.

—Je parle du baptême de l'enfant dont je dois être le parrain. . . du fils d'Alain Poulailier.

Le père Denis Coquin se mit à rire de ce rire lourd et abruti des ivrognes.

—Ah ! ah ! . . . —ah ! fit-il ensuite,—vous le parrain ! . . . vous ! ah ! . . . ah ! . . . ah !

L'inconnu pâlit à son tour.

—Et pourquoi non ? . . . —s'écria-t-il.

—Pour la meilleure. . . la meilleure raison du monde. . . .

—Et laquelle, je vous prie ?

—C'est que le baptême est fait. . . et que le parrain de l'enfant c'est moi. . . .

L'inconnu se tourna brusquement vers Alain.

Son regard lança des flammes, et il prononça d'une voix gutturale, qui semblait sortir des plus profondes cavités de sa poitrine, ces trois mots :—Est-ce vrai ?

Alain courba la tête et garda le silence.

L'inconnu comprit que, malgré son ivresse, le vieux Denis Coquin disait la vérité.

Il releva la tête, un feu sombre jaillit de ses prunelles, il secoua sa longue barbe fauve, comme le lion secoue sa crinière au moment où il va s'élançer sur sa proie pour la dévorer.

Tout son être prit une expression de grandeur sauvage et de majesté bizarre.

Pendant quelques secondes, il ressembla à Satan foudroyé, mais toujours roi, malgré sa chute.

Un frisson courut parmi les convives.

L'abbé Bricord, lui-même, se demanda s'il n'y avait pas dans cet homme quelque chose de surnaturel.

Il fallait, certes, que le mystérieux inconnu fût doué d'une force de volonté bien étrange, car, après une ou deux minutes de lutte intérieure, il vint à bout de dompter la colère qui bouillonnait en lui et dont il comprima les éclats impétueux.

—Alain Poulailier,—dit-il de cette même voix rauque et profonde dont nous avons déjà parlé,—vous venez de détruire le dernier sentiment humain qui restait en moi. . . vous venez de rallumer au fond de mon cœur cette haine contre les hommes qui s'éteignait peut-être. Hier, j'ai cru en vous. . . Je vous voyais si jeune et si reconnaissant. Comment douter ? . . . Qui sait si la confiance et l'affection, ces deux fleurs divines, n'allaient pas refleurir en moi ? . . . Vous avez tout détruit !

— Et cependant,—reprit l'inconnu après un instant de silence rempli d'amertume,—et cependant, je devais être pour vous plus que votre père. . . car votre père ne vous a donné la vie qu'une fois, et moi, en un même jour, je vous l'ai donnée deux !

— Et en échange de cette vie que vous teniez de moi, que vous demandais-je ? . . . Le droit de protéger votre enfant. . . le droit de l'aimer comme s'il avait été le mien. . . et, soyez-en bien certain, Alain Poulailier, ni ma protection, ni ma tendresse ne lui auraient fait défaut !

— Vous aviez promis ! . . . Vous aviez juré ! . . . C'était hier, et aujourd'hui, vous vous hâtiez de fouler aux pieds votre serment, et vous me plaçiez assez bas dans votre esprit pour choisir à ma place ce vieillard ivre et stupide !

Alain que cette parole sévère et juste flagellait douloureusement, se leva brusquement et voulut s'écrier : —Ce n'est pas moi qui ai fait cela !

Mais l'inconnu l'arrêta dès le premier mot.

—Taisez-vous,—lui dit-il,—celui qui a menti une fois, ment toujours ! . . . Vous allez mentir. . . Taisez-vous ! . . .

—Alain Poulailier, vous avez commis une de ces actions honteuses que rien n'efface, que rien ne lave !

— Vous en serez puni !

— Vous n'avez pas voulu de moi pour parrain de votre fils. . . . eh bien, moi, je maudis votre fils et je le voue au diable. . . .

Un frémissement d'horreur circula parmi tous ceux qui venaient d'entendre cette horrible parole.

Alain, fou de douleur et de colère et ne se souvenant plus de ce qui s'était passé la veille, saisit un couteau de table et voulut s'élançer sur l'inconnu.

Heureusement, l'abbé Bricord eut le temps de se jeter entre les deux hommes.

Il contint le jeune pêcheur, et, moitié par la force, moitié par la persuasion, il lui fit abandonner l'arme dont il avait été au moment de faire un si terrible usage.

Pendant ce temps, l'inconnu avait quitté la chaumière, après un nouveau geste de défi et de menace.

Le soir de ce même jour, aucune fumée ne s'échappait du toit de la Tour Maudite.

L'homme à la barbe rousse avait disparu.

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

I. — PAUVRE ALAIN !

Ainsi que nous le disions dans quelques lignes d'avant-propos qui commencent ce livre, c'est aux chroniques locales, empruntées aux récits des pêcheurs d'Étretat que nous devons tous les faits retracés dans le *prologue* qu'on vient de lire.Se mêle-t-il un peu d'erreur à beaucoup de vérité ? —Nous ne saurions le préciser.—Dans tous les cas, la vraisemblance nous paraît suffisante, et, comme dit le proverbe italien : *Si non è vero, è ben trovato.*

Quoi qu'il en soit, nous allons maintenant marcher d'un pas sûr, appuyés sur des documents dont l'authenticité même est incontestable.

Certes, nous ne sommes rien moins que fatalistes, et cependant, il nous faut bien l'avouer, certaines circonstances viennent parfois modifier impérieusement la destinée humaine et détournent une existence de son cours naturel comme on le fait pour un ruisseau auquel on creuse un nouveau lit.

D'après tous les calculs des probabilités, le fils d'Alain et de Thémise devait, comme son père, devenir un hardi marin, un pêcheur

habile, et, passant tranquillement sa vie à guider son canot et à jeter ses filets, ne connaît d'autre horizon que celui des falaises d'Étretat.

L'inconnu de la Tour Maudite, intervenant à la fin du repas de baptême, à la façon de la méchante fée ou du mauvais génie des *contes bleus*, bouleversa d'un mot l'existence à venir de Denis Pouhiller.

—*Je maudis cet enfant !*—dit-il,—*et je le roue au diable !*

Nous allons bientôt voir comment cette fatale influence devait se manifester.

Si, dans sa colère contre Alain, l'homme à la barbe rousse avait rêvé une vengeance, cette vengeance dut le satisfaire, car elle fut terrible.

La scène du repas, imprudemment racontée à Thémise par Jeanne Vatinel, dont les superstitieuses terreurs avaient amené tout le mal, effraya tellement la jeune mère, et lui causa une émotion si grande dans un moment où toutes les émotions sont presque mortelles, qu'une fièvre violente se déclara aussitôt.

Au bout de vingt-quatre heures, le danger était imminent.

Au bout de trois jours, la pauvre Thémise était morte.

Il est plus facile de comprendre que de décrire le désespoir d'Alain dont le profond amour et les douces espérances se trouvaient brisés d'un seul coup.

Une scène horrible et déplorable eut lieu en présence du corps à peine refroidi de la jeune morte.

Alain, dans les transports d'une douleur poussée jusqu'au délire, reprochant à Jeanne Vatinel, avec une brûlante amertume, d'avoir tué sa fille.

Jeanne répondit que les accointances de son gendre avec le démon était la seule cause du malheur qui venait d'arriver.

Alain, poussé à bout par cette réponse et par ces récriminations insensées, oublia que nul n'a le droit de chasser une mère d'auprès du cadavre de sa fille, et défendit à Jeanne de franchir de nouveau le seuil de sa chaumière.

Dans ces déplorables circonstances, l'opinion publique en masse se prononça contre Alain.

L'abbé Bricord fut le seul dans le village qui, sans approuver la violence du jeune pêcheur vis-à-vis de sa belle-mère, reconnut cependant que les torts de la Jeanne Vatinel étaient immenses, et que, sans son intervention fatale, les choses eussent tourné bien différemment.

Alain, les yeux secs et le visage morne, suivit à l'église et au cimetière, sans pousser un sanglot, le corps inanimé de celle en qui il avait mis toute sa tendresse, toute sa joie, toute son espoir.

Il entendit retomber lentement la terre, avec un bruit lugubre, sur le cercueil qui renfermait cette dénouille adorée.

Puis, sans avoir versé une larme, il rentra dans sa chaumière, où il s'enferma.

Un concert de malédictions s'éleva contre lui quand il eut disparu.

—Ah !—disait-on de toutes parts, — mauvais cœur !... mauvais cœur ! il n'a seulement pas pleuré ! il n'aimait point la pauvre Thémise !

L'abbé Bricord, lui, voyait clair dans le cœur d'Alain.

Il était épouvanté de ce calme sinistre.

Il avait bien compris que l'apparente insensibilité du malheureux jeune homme ressemblait à ces eaux qu'aucun souffle ne ride et qui, sous leur tranquillité menteuses, cachent des abîmes sans fond.

Aussi le prêtre, dès qu'il eût déposé l'étole noire des jours de deuil, se hâta-t-il d'aller retrouver Alain.

Ce dernier s'était enfermé dans sa chaumière, comme nous l'avons dit.

Le prêtre frappa sans obtenir de réponse.

Alors il dit son nom.

Alain vint ouvrir.

Le visage du pêcheur était toujours impassible ; seulement, sa pâleur livide avait encore augmenté.

—Monsieur le curé,—murmura-t-il d'une voix sourde,—soyez le bienvenu chez moi... Maintenant je suis seul pour vous recevoir, seul... oh !... toujours seul...

Ces quelques mots et l'accent avec lequel ils avaient été prononcés étaient déchirants.

L'abbé Bricord prit la main du jeune homme et après l'avoir serrée, avec une affectueuse compassion, il le fit asseoir à côté de lui.

—Oh !—fit Alain, plutôt en se parlant à lui-même que pour être entendu,—vous êtes bon, vous, monsieur le curé.

—Mon enfant,—dit doucement le prêtre,—je vois ce qui se passe en vous, et j'ai peur de ce que j'y vois... vous voulez mourir, n'est-ce pas ?

—Est-ce que je peux vivre ? —répliqua Alain avec l'expression d'un découragement et d'un désespoir impossible à rendre,—est-ce que je peux vivre ?

—Vous le pouvez si vous le voulez...

Alain secoua tristement la tête.

—Ne me croyez-vous donc point ?... —demanda le prêtre.

—Vivre... —balbutia le jeune homme.—vivre, monsieur le curé, et pourquoi ?

—Pour remplir un devoir...

—Mon devoir était d'aimer Thémise... ma pauvre Thémise !... de la rendre heureuse autant que je le pouvais... et ce devoir-là, monsieur le curé, je vous jure que je le remplissais bien... mais maintenant... maintenant...

—Maintenant,—reprit l'abbé Bricord,—vous devez vivre pour votre fils.

Alain tressaillit.

—Mon enfant !... s'écria-t-il avec éclat,—mon enfant !... Ah ! s'il n'était pas venu, ELLE serait encore là, ELLE...

—Alain,—dit le prêtre avec un redoublement de douleur,—ne vous laissez point égarer par le désespoir... n'accusez pas une pauvre petite créature innocente, ne lui faites point porter la peine d'une faute qu'elle n'a pas commise.

Le pêcheur laissa tomber ses bras le long de son corps, et il répondit :—Ah ! je sens bien que vous avez raison, monsieur le curé, mais je sens aussi que, moi, je n'aurai jamais le courage...

—Ce courage Dieu vous le donnera...

Alain secoua de nouveau la tête.

—Oh ! ne doutez pas !...—s'écria le prêtre.—Dieu est juste !... il n'impose jamais à une créature un fardeau qui est au-dessus de ses forces...

—Jamais !—répéta le pêcheur avec amertume ;—vous voyez bien, cependant, que les miennes sont à bout !

—Espérez...

—Quoi ?

—Un secours d'en haut.

—Alors, qu'il vienne, ce secours, qu'il vienne et qu'il se hâte... car je n'attendrai pas longtemps.

—Alain, mon pauvre ami, ne vous révoltez pas contre Dieu.

—Il n'y a pas de révolte dans mon cœur, monsieur le curé... il n'y a que du désespoir... un désespoir qui me tuera.

—Mais, si vous mourez, que deviendra le pauvre orphelin sur la terre ?

—Fabien Vatinel et Jeanne ne l'abandonneront pas.

—L'abbé Bricord comprit qu'il allait être vaincu dans cette lutte contre la douleur, si Dieu ne lui inspirait quelque moyen de ranimer un peu l'énergie de cette âme brisée.

—Alain,—dit-il en obéissant à une inspiration soudaine,—vous croyez bien, n'est-ce pas, que celle que vous venez de perdre est au ciel ? vous ne doutez pas de son éternel bonheur ?

—Ah !—s'écria le jeune homme,—Thémise était un ange du bon Dieu... sa place est au ciel avec les anges.

—Eh bien, c'est d'elle que vous viendront cette force et ce courage dont vous avez besoin. C'est elle qui vous protégera. Si Dieu l'avait laissée en ce monde, elle eût vécu pour son enfant ! du haut du ciel elle le regarde avec tout son amour de mère... Alain, si vous veillez sur lui avec cette tendresse qui pour vous est un devoir, vous sentirez, au fond de votre cœur, qu'elle vous approuve et qu'elle vous sourit. Si, au contraire, vous ne triomphez point de votre abattement, si vous abandonnez l'orphelin, vous empoisonnerez par une cuisante blessure les ineffables joies de la pauvre mère !... Ferez-vous cela, Alain ?

L'abbé Bricord avait frappé juste.

Le jeune pêcheur ne répondit pas d'abord. Il cacha sa tête dans ses mains, un sanglot convulsif remua sa poitrine.

Quand il releva la tête et quand il écarta ses mains, l'abbé Bricord vit sa figure inondée de larmes.

Alain pouvait enfin pleurer. C'était pour lui un premier soulagement.

—Monsieur le curé,—murmura-t-il ensuite,—puisque vous me dites qu'elle veut que je vive, je vivrai, je vivrai pour lui...

Qu'allait devenir le pauvre petit garçon privé des soins maternels dont la mort avait tari la source ?

Jeanne Vatinel l'avait pris chez elle.

Alain, qui, nous le savons, ne voulait plus avoir aucuns rapports avec sa belle-mère, le fit redemander et s'occupa de lui trouver une nourrice.

En tout autre cas, dix femmes de pêcheurs se seraient offertes pour cette œuvre charitable.

Mais pas une, et à quel prix que ce fût, n'aurait consenti à donner ses soins à l'enfant *donné au diable*.

Déjà la fatale influence se faisait sentir.

Alain emporta son fils à Yport, et une paysanne s'en chargea.

Mais bientôt le bruit de ce qui s'était passé à Étretat le jour du baptême parvint aux oreilles de cette paysanne.

Elle se hâta d'apporter l'enfant et de le rendre à son père.

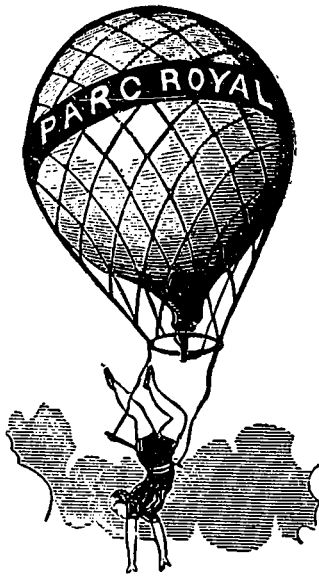
(A suivre.)

PARC : ROYAL

Avenue Mont-Royal, près de la Rue St-Denis

GRANDE
Illumination du Ballon

LE SOIR



QUE L'ON PEUT VOIR

BEAU SPECTACLE

LE PLUS

GRANDES ASCENSIONS en BALLON

AVEC DESCENTE EN PARACHUTE

par la plus intrépide des artistes connues

Melle KARLETTIA

Et la seule femme au monde qui joue sur le trapèze en montant et en descendant.

AVEC LE CONCOURS DU CELEBRE PROFESSEUR KARL KILLIP

Dimanche, 17 Juillet 1892, l'après-midi et le soir, à 4 et 9 heures P.M.

Aussi les célèbres artistes suivants :

La fameuse danseuse, Mme ANNIE ELDRED, venant de Paris.
MM. BRYANT et SAVILLE,
MM. HANLEY et JARVIS,
Mr. EMILE GOMER.

Dimanche après-midi et le soir, dernières représentations sur les barres et les échelles par MM. Toner et Frobel.

Portes ouvertes tous les soirs à 7 heures.

Les Dimanches après-midi à 1 heure.

PRIX D'ENTREE, 10 CTS. ENFANTS MOITIE PRIX.

MAISON FONDÉE EN 1859
HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecine est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médicaments de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS.

Magnifiques feuillets à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que La Presse a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au **QUINA SUC DE VIANDÉ PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'**Anémie** sous toutes ses formes, **Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL**, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARCHITECTE
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)
MONTREAL.

Le mande de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'huile dorée de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Mme Hamel a ouvert au No 516 Rue CRAIG, MONTREAL, un salon de *shampoo* pour dames et messieurs, 25 et 15 ct. Fabrication en gros et en détail au même endroit.

Prix du détail 25 centims la bouteille.
En vente aussi chez tous les pharmaciens.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Valenciennes

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

PRENEZ LE

REMÈDE DRSEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPÉPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Cherchez dans les PHARMACIENS

Prix: \$1.00

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CROIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1530 RUE NOTRE-DAME
Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT
MONTREAL 23 Juillet 1892

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS illustré hebdomadaire. Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Rédigé par M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LIRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Abonnement: Un an, 20 frs. six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 29 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St Michel, Paris. — *Specimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE journal hebdomadaire. — Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rancan, Place Louvois, Paris, France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉBOUMISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 5 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO. 10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2 1/2, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches, Programmes, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Entêtes de comptes, Parcartes, Annonces d'encan, Etiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.